

**ENTRE CONFORMISME ET
SCANDALE,
LES FEMMES DU COMTÉ DE
NICE AU TEMPS DE LA
LIBÉRATION**

Suzanne CERVERA

Le triomphe radieux de la Libération, la « *brutalité joyeuse et douloureuse* »¹²⁷ célébrée par Jean-Pierre Rioux, apportent-ils aux femmes de la Côte d'Azur l'épanouissement attendu ? Elles y aspirent, filles d'une II^e République d'avant-garde, mais dépendantes des mâles de leur famille depuis le code Napoléon. Plébéiennes, bourgeoises, aristocrates, femmes de lettres ou d'aventure, elles accompagnent par leurs aspirations les ambitions politiques des suffragettes d'outre-Manche. Mais le sang masculin répandu pendant la Première Guerre mondiale leur impose l'exigence du modèle patriarcal de la famille à travers l'autorité d'une presse presque officielle qui leur en trace la voie. Épouse de Jean Moro, directeur de *L'Éclaireur de Nice et du Sud-Est*, la féministe de combat Berthe Mendès¹²⁸, stigmatisant toute manœuvre abortive, même consécutive à un viol de guerre, devient propagandiste d'un devoir de maternité qui symbolise ce retournement de tendance.

Dans les Années folles s'affirme pourtant une femme nouvelle à la silhouette stylisée, croquée en Suzanne Lenglen, symbole dont la jupette s'envole sur les courts de tennis. Les volutes de fumée des « *flappers* »¹²⁹ au comptoir des bars, le jersey Chanel et les pyjamas de plage sur la Croisette, l'exotisme sensuel qui ondule le pagne de Joséphine Baker, les *spencers* de Violette Morris¹³⁰ provoquent les bien-pensants. Est-ce l'opportunité d'une conquête politique ? Le droit de vote, réclamé depuis le début de la Troisième République, est resté un vœu pieux devant la réticence des élus et de l'opinion. La promotion qu'en font la Gauche et le Front populaire suggère à Léon Blum le choix, amplement commenté, de quatre secrétaires d'État du sexe dit faible. Les femmes, semble-t-il, peuvent en 1936 enfin rêver d'un rôle citoyen. *Le Petit Niçois*, organe démocratique, compte dans sa rédaction de nombreuses femmes, dont Théo Martin et Lucienne Sardina natives du comté, ou Renée Davis¹³¹. Pourtant aucune loi ne vient sanctionner une avancée à laquelle le personnel politique masculin local ne semble pas tenir particulièrement. Discrètes, les épouses des notables les accompagnent dans leur carrière sans trop se manifester, gérant une représentation vouée davantage aux bonnes œuvres qu'aux mondanités élégantes, surtout lorsque leurs époux élus nationaux s'implantent longuement dans la capitale. Paradoxalement tandis que de belles passantes diffusent une

¹²⁷ Jean-Pierre RIOUX, « La libération de la France », dans *Vingtième siècle*, 1984, t. III.

¹²⁸ Mariette SINEAU. *La force du nombre. Femmes et démocratie présidentielle*, L'Aube, 2010. Berthe Mendès, « *Pour les enfants* », « *Les miettes du jour* », dans *Le Petit Niçois*, 10/03/1917. Ces convictions peuvent aussi s'expliquer par la mort du fils de son mari gravement blessé au front en 1915. Un second fils devait mourir pareillement en octobre 1918.

¹²⁹ « *Flappers* » : Jeunes femmes des années 1920, aux mœurs libérées, elles sont décrites ou inspirées par les romans *La Garçonne*, Flammarion, 1922, de Victor Marguerite (1866-1942), et *Gatsby le Magnifique*, de Francis Scott Fitzgerald (1896-1940), édité en français en 1926 au Sagittaire.

¹³⁰ Violette Morris (1893-1944), sportive polyvalente, révolutionne les bonnes mœurs par sa bisexualité, la mastectomie destinée à sa pratique du sport automobile, et le port du pantalon qui lui vaut une condamnation. Invitée d'honneur aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, recrutée par la Gestapo, soupçonnée d'espionnage et de torture, elle est exécutée par le groupe Surcouf le 26 avril 1944. Des recherches plus récentes la lavent de ces accusations tout en maintenant sa fréquentation douteuse d'autorités allemandes (Marie-Josèphe Bonnet, *Violette Morris. Histoire d'une scandaleuse*, Éditions Perrin, 2011).

¹³¹ Théotiste dite Théo Martin (1895-1976), journaliste au *Petit Niçois* jusqu'en 1944, puis à *Nice-Matin*, est surtout connue pour son œuvre poétique, ses mélodies, son théâtre. Lucienne Sardina (1894-1988), animatrice d'œuvres sociales et journaliste au *Petit Niçois*, est en charge de reportages sur la condition féminine et la pauvreté. Elle annonce dans *Le Petit Niçois* du 10 février 1943 l'ouverture de la Galerie Romanet. Elle s'engage dans le mouvement et le journal de résistance *Combat*. Ses actions lui ont valu de nombreuses décorations (Ralph Schor, « Lucienne Sardina », dans *Portraits de femmes sur la Côte d'Azur, Dictionnaire biographique au féminin*, Nice : éditions Serre, 2011).

Renée Davis (1880-1986), journaliste de religion juive, devient la compagne du romancier René Behaine (1880-1966), antisémite, patriote, personnage complexe, connu par un roman cyclique en 16 volumes qui obtient une voix au Goncourt en 1933 et la sympathie de la Cagoule. Sa signature disparaît du quotidien en 1940 pour réapparaître étonnamment dans le quotidien de la Libération d'inspiration catholique *La Liberté de Nice et du Sud-Est* (Xavier Soleil, *Pages choisies de l'histoire d'une société*, Niherne : éditions Nivoit. Renée Davis, *La Croix Gammée, cette énigme*, Presses de la Cité, 1967).

modernité libertaire, elles consolident comme Marie Borriglione, « véritable égérie de son mari », l'image traditionnelle de l'épouse-mère méditerranéenne¹³².

La « Révolution nationale » du Gouvernement de Vichy n'apporte à ces espoirs qu'un conservatisme rance. La contagion du modèle national-socialiste voisin le baigne du germanisme autoritaire des trois K¹³³. Derrière cette façade sereine, les tristesses, sinon les horreurs de la guerre et des occupations ennemies, imposent aux femmes de grandes souffrances, déchirement du patriotisme bafoué, misère physique de l'entourage familial mal nourri, enfants et parents âgés, et, pas la moindre, solitude des jeunes corps privés d'amour au bel âge par l'absence des hommes prisonniers, expatriés ou morts. Les impatiences se multiplient devant l'insupportable, arithmétique insoluble des tickets de ravitaillement, malveillance du voisinage, inquisition de la soldatesque, insolence des profiteurs replets. Or après les lourds silences du secret, les fouilles, le fracas des bombardements, les décombres, les messes expiatoires, les mois d'expectative angoissée, voici venu le temps de la Libération, qui grimpe des barricades de la place Gambetta aux maquis des collines et des montagnes voisines. Que seront dans ces temps nouveaux les femmes, idoles romantiques innocentes ou fatales, travailleuses et reproductrices ou, selon *L'Avenir de Nice, Hebdomadaire d'Action sociale du Sud-Est*, dans le numéro du 19 novembre 1944, « non pas inférieures, non pas égales, mais différentes des hommes »¹³⁴, réelles en somme ?

• Les vendues, figures du mal absolu

Tandis que les groupes armés victorieux organisent les nouveaux pouvoirs et prennent en mains locaux et machines, outils techniques indispensables à une presse dynamisante, une pulsion de vengeance anime une partie majoritairement masculine de la population, souvent fraîchement convertie à la Résistance lors des débarquements ou mieux, dit-on ironiquement, au moment des combats du 28 août. Sans doute à la mesure des peurs ressenties, elle cible la femme présumée dénonciatrice ou collaboratrice, personnification de la culpabilité collective, tondue qui s'offre dérisoirement, érotique et dégradée, symétrique des corps torturés et christiques de Séraphin Torrin et Ange Grassi¹³⁵. Absent ou à peu près des comptes rendus journalistiques qui attribuent à des étrangères au terroir la nuisance honteuse de la « collaboration horizontale », autrement dit les amours vénales avec l'ennemi, leur supplice se révèle dans le témoignage discret de gendarmes¹³⁶ responsables d'une épuration raisonnée, le dégoût de spectateurs alors enfants devant l'avilissement à Grasse d'une malheureuse opportunément arrachée au supplice par des GI (General Infantry), soldats américains, et leur jeep, les cris d'une femme jetée à terre à Annot, « Je suis innocente... J'ai deux enfants ». Une

¹³² Marie Borriglione (1848-1911), épouse d'Alfred Borriglione (1841-1902), maire de Nice, a son symbolique tombeau familial au cimetière du Château (Suzanne Cervera, *Portraits de femmes sur la Côte d'Azur*, ouvrage cité. *La Lutte sociale*, 09/07/1911).

¹³³ « Kinder, Küche, Kirche », enfants, cuisine, église, valeurs dévolues aux femmes en Allemagne (discours d'Hitler en septembre 1934 à l'Organisation des femmes nationales socialistes).

¹³⁴ Cet hebdomadaire publié à partir de 1945 répond à l'engagement de son principal fondateur, l'abbé Alfred Dumas (1910-1997). Celui-ci, issu d'une famille laïque de Grasse, entré au Grand Séminaire de Nice, ordonné prêtre en 1933, prend position en faveur du Front populaire en 1936. Après un doctorat de Sciences politiques et sociales à Lille, une mobilisation dans la région de Breil, il s'engage dans la Résistance active, devient président départemental du Front national et vice-président du CDL (Comité de Libération). Ses fonctions religieuses et associatives, son action à la mémoire de René Cassin, en font une personnalité éminente des Alpes-Maritimes (Alain Tarico, *L'abbé Alfred Dumas : un prêtre dans la mêlée de son temps (1936-1945)*, mémoire de maîtrise, Université de Nice, 1986. Ralph Schor dir. « Alfred Dumas », dans *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002).

¹³⁵ Séraphin Torrin (né en 1912), communiste, et Ange Grassi (né en 1904), antifasciste italien, ont été arrêtés comme otages à Gattières le 4 juillet 1944, et pendus, « martyrs emblématiques de la résistance locale », sous les arcades de l'avenue de la Victoire (Jean-Louis Panicacci, *La Résistance azurienne*, Serre, 1994).

¹³⁶ Rémi-Numa STEVELBERG. *La gendarmerie dans les Alpes-Maritimes entre 1942 et 1945*, Serre, 2004.

photo du musée de la Résistance de Nice montre quatre de ces créatures ; le commentateur note qu'elles n'ont pas l'air d'avoir trop souffert, pas de dénudement, pas de flagellation, juste une croix gammée tracée sur le front, projection masculine d'un discours qui leur refuse la parole. Aurait-il fallu pour mériter un peu de pitié qu'elles subissent le sort mortel et public de madame Polge¹³⁷ ? Toujours est-il que, dans les derniers jours d'août, pour obéir à cette catharsis collective, une vingtaine de femmes sont tondues à Nice et dans la région ; boutiques de déguisements et salons de coiffure sont en rupture de stocks de perruques¹³⁸.

Dès le 29 août, le préfet Maurice Moyon¹³⁹, désigné à Alger par le GPRF (Gouvernement provisoire de la République française), s'est chargé d'administrer le département et d'éviter les excès, déjà rencontrés dans les régions libérées, d'une épuration sauvage, difficile à maîtriser. Les FFI (Forces françaises de l'Intérieur) ont installé des comités de libération locaux sauf à Nice où s'impose le CDL départemental à majorité communiste, d'emblée hostile à Maurice Moyon. Raymond Aubrac, nommé par le général De Gaulle préfet de la région du Sud-Est, arbitre le différend en faveur de Paul Escande¹⁴⁰ qui restera en place jusqu'en avril 1946, réussissant à équilibrer les pouvoirs locaux d'une manière conforme à la situation politique des Alpes-Maritimes. Pour se protéger d'une justice populaire trop expéditive, certaines familles font de GI accueillis et retenus par de copieuses libations des remparts humains.

Le 23 septembre 1944, la cour de Justice de Nice prend ses fonctions dans un contexte d'urgence et d'excitation collective qui stimule son zèle ; le 18 octobre est condamnée à mort parmi une trentaine d'hommes Yvonne Davaine, fusillée le lendemain, puis le 8 novembre *Le Patriote de Nice et du Sud-Est*, organe du Front national, mouvement de résistance, relate le procès de Rose Duclos, « *donneuse* » de la Gestapo, elle aussi étrangère à la région, évidence qui la flétrit autant que son physique rebutant malgré le dévouement de son avocat commis d'office. Compagne d'un Italien fasciste, circonstance particulièrement défavorable à l'accusée dans une ambiance italophobe empreinte de chantage, entretenue par la presse jusqu'au traité de 1947, concierge revêche aux lèvres minces et méchantes sous un nez chaussé de lunettes, illettrée seulement capable de dénégations oiseuses, elle a terrorisé son voisinage par une hargne qui a conduit certains, israélites essentiellement, aux adresses redoutables des hôtels L'Hermitage et L'Excelsior¹⁴¹ dans de sinistres berlines Citroën noires. Arrêtée plus tard comme

¹³⁷ *Midi Libre*, n° 4, 30/08/1944. *Rouge Midi*, 25/09/1944. Modèle à 17 ans d'un groupe sculpté en 1925, « *La jeune fille au chevreau* », par l'artiste Marcel Corbier à Nîmes, cette jeune femme soupçonnée de relations avec un officier allemand, périt dans de grandes souffrances. Fabrice Virgili, *La France virile, les femmes tondues à la Libération*, Éditions Payot, Paris, 2001.

¹³⁸ Collection MRA, Cliché M. Tubier.

¹³⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 162 W 5.

¹⁴⁰ Paul Escande, né en 1910, sert dans l'administration préfectorale en Algérie et en Corse avant de rejoindre le BCRA (Bureau central de Renseignements et d'action, chargé de l'organisation d'actions clandestines dans la France occupée) à Londres puis Alger. Mis à la disposition de Raymond Aubrac, il est ensuite maire et conseiller général de Fumel (Lot-et-Garonne) comme l'avait été son père, le sénateur Georges Escande (*Le Patriote niçois*), n° 12, 04/10/1944. Paul Escande, « Les nouveaux pouvoirs à la Libération », conférence, Musée de la Résistance azurienne, 1996).

¹⁴¹ L'Hôtel de l'Hermitage, palace luxueux construit pour Paul Agid au pied de la colline de Cimiez, devient centre de convalescence pendant la Première Guerre, puis siège de la Commission d'armistice italienne en 1940. En 1943, il devient siège de la Gestapo et lieu d'interrogatoires musclés dont les sous-sols portent encore la trace, avant de finir découpé en appartements. L'Hôtel Excelsior, proche de la gare, est choisi par Aloïs Brunner en septembre 1943 pour en faire son quartier général et y préparer discrètement une rafle de Juifs. En 24 jours, 2 142 Juifs y sont enregistrés, parfois brutalement au point de préférer le suicide. Au total, 3 612 Juifs dont plus de 400 enfants sont envoyés en déportation (Marguerite et Roger Isnard, *Per Carriera. Dictionnaire anecdotique et historique des rues de Nice*, Serre Éditeur, Nice, 2003. Jean Kleinmann, « Les politiques antisémites dans les Alpes-Maritimes », dans *Les crises dans l'histoire des Alpes-Maritimes. Cahiers de la Méditerranée*, 74, 2007).

d'autres agents stipendiés, Annie D.¹⁴² a le toupet de se plaindre dans une lettre à ses « patrons » de la Gestapo, révélée par P.L. Farago dans *Le Patriote*, de ne pas avoir touché les émoluments prévus pour ses délations¹⁴³. Sa chance est d'échapper aux rigueurs de la première épuration. À côté de ces médiocres aux aptitudes criminelles que semble favoriser l'absence de féminité, le catalogue des maudites s'enrichit spectaculairement de celles dont la séduction vénéneuse a atteint de hauts responsables ennemis. Corinne Luchaire, fille du directeur du magazine collaborationniste *Les Nouveaux Temps*, contre laquelle aucune charge ne sera finalement retenue, séjourne avec son père à la villa Sainte-Anne, où tous deux font des travaux forcés, pas trop pénibles, de jardinage avant que celui-ci ne soit jugé et condamné à mort, puis elle échoue à l'hôpital de Nice, somnolant, fumant, malade d'une tuberculose qui l'emportera, pressée de revoir sa petite fille de 14 mois¹⁴⁴. Magda Brard, talentueuse pianiste niçoise, est élargie de la prison de Côme avant son retour à Nice. Des allusions transparentes pour l'une, à des amours avec Otto Abetz, pour l'autre, à une liaison avec le *Duce*, relèvent d'une touche indulgente, voire coquine, un passé qui aurait pu, quelques semaines plus tôt, leur coûter aussi cher qu'à Mireille Balin¹⁴⁵.

Thème de choix à rebondissements interminables dans une presse vengeresse qu'orchestre Mario Brun¹⁴⁶ de *Nice-Matin*, la traque, passionnante mission dont le journaliste se fait, dit-il, un devoir, de la « *Panthère rouge* », Alice la Blonde, se poursuit de mois en mois, feuilleton haletant au contenu en partie imaginaire, comme l'itinéraire, vrai ou faux, qu'elle a peut-être parcouru, « *d'amant en amant* ». Après son arrestation, il réussit à la rencontrer, et commente les silences autant que les jeux de physionomie de l'inculpée. Panthère noire de Java, félin impuissant qui meurt d'envie de lui cracher au visage, elle le toise, forte, habile, décidée, et se défend de tout autre rôle que de celui de traductrice et de dactylo. Est-elle belle ? En tout cas elle ne plaît pas à Mario Brun, spécialiste de chroniques mondaines osées, qui se vante d'avoir l'exclusivité des contacts avec elle. Il lui trouve le visage grêlé, les jambes flasques, mais du chien dans son manteau de prix et son écharpe bleue. Les clichés du photographe Paul Louis montrent-ils la véritable Alice Mackert ? Les interrogatoires successifs et les reportages brossent le portrait d'une femme présentée aux lecteurs comme l'archétype de l'espionne à éradiquer, champ lexical dont se servira le populiste Auguste Le Breton¹⁴⁷ dans son roman « *Les Pègriots* » pour qualifier Violette Morris soupçonnée des mêmes crimes. Née en Suisse en 1916, Alice Mackert aurait gagné à partir de 1937 la France, fait de la couture à Alençon, suivi des cours de sabotage dans le Tyrol ; elle se retrouve à Nice en 1943 comme auxiliaire de la Gestapo, peut-

¹⁴² *L'Ergot*, 10/10/1944. *Le Patriote niçois*, 02/03, 21/06/1945. Pierre MILZA. *Italiens et Espagnols en France, 1938-1946. Exils et Migrations*, L'Harmattan, 1994.

¹⁴³ P.L. Farago, né en Hongrie en 1906, mort aux États-Unis en 1980, journaliste, suit la campagne d'Italie et celle de Patton, et séjourne quelques semaines à Nice. Détaché au bureau du *New York Times* à Berlin, spécialiste de recherches sur la Seconde Guerre mondiale, il se consacre à la poursuite de nazis réfugiés en Argentine, comme Martin Bormann. Ses travaux ont donné lieu à des scénarios de films comme *Patton*, ou *Tora Tora* (P.L. Farago, *Patton : Ordeal et Triumph*, 1963. *Aftermath : the Search of Martin Bormann*, 1974, Le Livre de Poche, 1977).

¹⁴⁴ Mario Brun, « Corinne Luchaire », dans *Nice-Matin*, 18-23/11/1945. Jean Luchaire (1902-1946), idéologue de la collaboration, est condamné à mort par la Haute Cour (Pascal Ory, *Les Collaborateurs*, Points/Histoire, Seuil, 1976).

¹⁴⁵ *Le Patriote niçois*, 16/06, 08/09/1945. Mireille Balin (1909-1968) interprète des rôles de vamp dans de beaux films populaires. Ses amours avec Birl Desbok, un officier autrichien, lui valent une brutale arrestation à Beausoleil en 1944 (*Combat*, 23/12/1944).

¹⁴⁶ Mario Brun (1911-1990) fait toute sa carrière à partir de 1930 dans les rubriques mondaines et turfistes de la presse locale, particulièrement de *Nice-Matin* dont il est l'un des fondateurs. Sa mémoire est honorée à La Gaude.

¹⁴⁷ Auguste Le Breton (1913-1999) devient un écrivain à succès après une enfance abandonnée, une adolescence de voyou, et des compromissions douteuses pendant l'Occupation. À partir de 1947, il écrit près d'une centaine de polars, source de nombreux scénarios. Il y donne ses lettres de noblesse au verlan, argot des mauvais garçons de sa jeunesse. C'est dans deux pages des *Pègriots*, Plon-Robert Laffont, 1973, que Raymond Ruffin aurait puisé la matière de sa biographie *Violette Morris, la Hyène de la Gestapo*, Le Cherche-Midi, 2004). Gageons que la prose hyperbolique de Mario Brun a pu en être aussi l'inspiratrice.

être maîtresse de Schultz, l'un de ses chefs locaux, auquel elle sera confrontée lors de l'un de ses procès, et, pourquoi pas, d'Aloïs Brunner pendant les quelques semaines de séjour de ce dernier¹⁴⁸. Alfred Schultz, ancien professeur de français, interprète à Nice pour le compte de la police allemande, prétend avoir tout ignoré, de même que ses chefs, de la destination des personnes arrêtées, d'ailleurs dénoncées par de « *bons Français* » qui faisaient pour cela la queue à L'Hermitage, gonflés à bloc par un antisémitisme toujours virulent depuis l'affaire Dreyfus, et rémunérés pour leurs dénonciations, 3 500 francs pour un homme valide, chasse qui s'accroît à partir de novembre 1943 avec « *primes de rendement* ». Libéré par un non-lieu, Schultz, victime, dit-il, d'une homonymie accusatrice, innocente Alice la Blonde, d'après lui simple traductrice dénuée de tout pouvoir de nuisance, et expédiée en Russie pour avoir résisté aux avances de certains gradés. D'ailleurs depuis la Libération, elle aurait rempli pour les Alliés de nombreuses missions en Suisse, Allemagne et Autriche, avant d'être reconnue dans le métro par des pratiques, clientes d'Alençon, délation encore, devoir ou plutôt vengeance ? En fait elle est arrêtée à San Remo, chargée de transports de fonds pour le compte des préparatifs d'enlèvement de Mussolini par le groupe d'Otto Skorzeny et incarcérée à Nice. Le 6 mai 1946, le juge d'instruction signe l'arrêt de dessaisissement de la cour de Justice de Nice relatif à l'accusée, excellemment défendue par ses avocats, à la demande de la direction générale des Services et recherches, ce qui signifie un jugement à huis-clos. De nombreuses démarches officielles ont tendu à ce résultat ; la jeune femme quitte les Nouvelles Prisons niçoises pour Marseille à l'aube du 1^{er} juin 1946¹⁴⁹. Sa condamnation aux travaux forcés à perpétuité en décembre 1946 par le tribunal civil de Marseille pour crimes de guerre est aggravée par le Tribunal militaire de la IX^e région qui la voue à la mort pour intelligence avec l'ennemi et lutte acharnée contre les Résistants. Devenue à travers le discours de la presse surtout communiste un symbole d'horreur, elle joint à l'animalité vicieuse de la hyène, à sa peau tachetée, une crinière léonine décolorée suivant les besoins de la cause, typologie bestiale fortifiant les soupçons de collaboration féminine. Sa panoplie de tortionnaire sadique et hystérique, cravache et surin affûté, la fait craindre de tous, même de ses chefs. Il n'est pas facile malgré quelques témoignages oraux d'interventions de sa part en faveur de petits délinquants, de laver cette âme pétrie de boue de toute la haine qu'elle accumule. Plus nuancé le quotidien *La Liberté* considère que « *l'élégante dépravée* » est enfin rattrapée par la justice. Aucun témoignage valable, malgré 32 témoins cités, ne prouve finalement la culpabilité de l'accusée, apparue à son dernier procès brunie et les traits flétris. Elle nie avoir été la maîtresse de Baïna, jeune voyou indicateur de l'Abwehr, responsable de l'exécution de six patriotes à l'Observatoire. La tristesse du couple des Kauffmann, privés de leur petit-fils de trois ans envoyé à Auschwitz avec ses parents, sur l'insistance d'Alice Mackert, bouleverse l'auditoire. Une comparse, la veuve Kessler, maîtresse du fameux Baïna, qualifiée par la blonde Alice de « *mauviette* », est elle condamnée aux travaux forcés devant le tribunal militaire de Marseille.¹⁵⁰ Alice Mackert est discrètement exfiltrée vers les États-Unis après le succès de son pourvoi en cassation, et on retrouve sa trace dans l'Ohio où elle meurt en 2012. Soupçonnée de double jeu, sa personne, symbole des horreurs gestapistes, cristallise de façon inexpiable une somme de souffrances, de jalousie, de remords : peu importe

¹⁴⁸ Aloïs Brunner (1912- 2012 ?), sujet autrichien d'origine hongroise, catholique et antisémite, se spécialise dans la traque des Juifs. Proche d'Eichman, SSHauptsturmführer, il séjourne 14 mois en France, dont à Nice, de septembre à décembre 1943 ; il y active la chasse aux familles israélites cachées et protégées par l'occupation italienne. Alice la Blonde a-t-elle été sa maîtresse, comme des autres officiers supérieurs allemands ? On a même ajouté à ce palmarès Otto Skorzeny, l'audacieux aviateur chargé de missions spectaculaires par Hitler lui-même. On ne prête qu'aux riches (Jean Kleinmann, « Les politiques antisémites dans les Alpes-Maritimes de 1938 à 1944 », dans *Les crises dans leurs expressions politiques et sociales. Cahiers de la Méditerranée*, 74/2007. Ouest-France, 28/04/2012).

¹⁴⁹ P.L. FARAGO, « La galerie des traîtres », dans *Nice-Matin*, 20-21-30-31/12/1945, 08/03/1946. Michel Falicon, *L'Espoir de Nice*, 01/06/1946. *Nice-Matin*, 08/09/1946.

¹⁵⁰ *Le Patriote*, 08/03, 03/04/1946.

son exécution ou sa grâce. La cruauté des mots a fait son affaire à la diablesse aux ongles de sang¹⁵¹.

• Les héroïnes, d'angéliques figures de vitrail

Les journalistes, Tony Bessy, Roger Bouzinac, Mario Brun, William Caruchet, Tony Guildé, Pierre Rocher, J.C. Vérots¹⁵², contraints au silence les mois précédents, font leur miel de ces poursuites judiciaires dont le récit aux rebondissements entretenus mêle le sordide au doux, appâte les lecteurs et les tient en haleine. Face à la lubricité des gueuses, mérite et pureté s'imposent dans le choix de résistantes ou de déportées revenues miraculeusement des camps de la mort. Leur silence, leur transparence les ont souvent mises à l'abri des dénonciations, et ont permis de protéger camarades et réseaux. Il paraît difficile d'héroïser des actes discrets, peu de chose à côté des viriles et spectaculaires prouesses des hommes, la Résistance étant vue comme la sublimation d'un corps à corps violent. En témoigne le nombre de Compagnons de la Libération, arrêté au décret du 23 janvier 1946 avec seulement six femmes, dont quatre à titre posthume, pour 1 024 hommes, l'inégalité entre les sexes étant profondément implantée dans les mentalités. *Libres*, l'hebdomadaire des prisonniers libérés, trace de ces femmes plus anonymes un portrait amusant et presque cinématographique dans un « *Hommage à la vraie femme française* » : l'auteur est étonné de rencontrer, à l'assemblée de l'Association des Femmes françaises prisonnières, délégation de Nice, en la personne de madame Prautois, une patriote capable de sillonner la région en vélo, dans la poussière, sous le soleil brûlant, sous l'averse, dans le vent, avec ce petit air d'indépendance d'une sportive aguerrie, pour attendre le parachutage des armes, espionner, photographier, une vie magnifique de dévouement pour la Patrie¹⁵³. Commerçantes et ménagères, beaucoup de paysannes, presque anonymes dans leur discrétion et leur infinie modestie n'ont pas droit aux manchettes des premières pages, telles Marie Bocchiardo, sœur de Victor dit Alban fusillé à l'Ariane le 15 août, pourvoyeuse de ravitaillement à partir de la rue Fodéré pendant les combats¹⁵⁴. Modestes et discrètes, les femmes se contentent de servir de boîtes aux lettres, de courriers et d'agents de liaison au milieu d'hommes qu'elles ravitaillent, cachent, aident à fuir les arrestations ou à

¹⁵¹ « L'Heure de la Justice et du châtement », dans *L'Ergot*, 05/1946. *L'Impartial de la Chaux-de-Fonds*, 02/12/1948. *Le Nouvelliste valaisien*, n° 283, 03/12/1948. *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, 03/12/1948. *La Feuille d'Avis de Neufchâtel*, n° 68, 23/03/1950. André Halimi, *La délation sous l'Occupation*, L'Harmattan, 2003. Immaculée Conception Catholic Church, Avon Lorrain County, Alice Mackert épouse De Chant, janvier 2012.

¹⁵² Tony Bessy se spécialise dans le sport, boxe et football et fait partie de l'équipe municipale de Jacques Médecin (Yvan Gastaut, « Yeso Amalfi (1950-1951), une vedette brésilienne à l'OGC Nice », dans *Hommes et Migrations*, 2010, III). Roger Bouzinac (1920-2003) rentre à *Nice-Matin* en 1945, mais bifurque vers la politique à travers divers cabinets ministériels de la IV^e République. Adjoint à la mairie du Cannet, il dirige ensuite l'Agence France Presse de 1978 à 1979. William Caruchet a fait partie du groupe des étudiants recrutés par la Résistance autour du lycée de garçons et s'est ensuite spécialisé dans l'étude des « *Bas-fonds du crime et tatouages* » (Monaco : éditions du Rocher, 1981) et autres anarchismes. Tony Guildé, auteur prolifique d'une quarantaine de romans policiers au format de poche publiés aux Éditions Ferenczy entre 1940 et 1957, se spécialise dans les mondanités de la Côte avec une prédilection pour les actrices américaines (Tony Guildé, « Au son des vieux airs niçois, j'ai tourné le Mai avec Rita Hayworth », *Le Patriote*, 02/05/1947). Pierre Rocher (1898-1963) choisit le journalisme et Nice après une licence de philosophie à Paris et collabore à plusieurs journaux, à des comédies et revues avec son vieux copain Francis Gag (sous la direction de Michel Derlange, « Les Niçois dans l'Histoire », Éditions Privat, 1993). J.C. Vérots, auteur et illustrateur d'une bande dessinée en 1946, « *Un envoyé très spécial* » (Éditeur Dervyl, Nice), et de nombreux romans policiers, devient critique littéraire à *Nice-Matin* et *Paris Match*. Un article sur Sophia Antipolis en avril 1969, sa participation à une interview de Valéry Giscard d'Estaing le 23 avril 1981, jalonnent sa carrière journalistique.

¹⁵³ F.-X. BACCHIALONI, « Hommage à la vraie femme française », dans *Libres*, 06/05/1945.

¹⁵⁴ Victor Bocchiardo (1925-1944), pseudonyme Alban, engagé dans les FTP (Francs-tireurs et partisans), blessé à Roquebillière et dénoncé, fusillé à l'Ariane, repose au cimetière de Caucade (Robert Girod, *Les fusillés de l'Ariane*, Cannes : Arthes, 1994).

gagner le maquis. Apparemment rien d'extraordinaire, des petites prouesses quotidiennes qui s'insèrent dans les travaux et les jours de la banalité. Elles signalent le danger en suspendant du linge aux balcons, transportent des documents dans des voitures d'enfant sous des légumes, manifestent pour réclamer du pain. À peine se distinguent ainsi la militante communiste Eugénie Apro시오, morte à Ravensbrück en février 1945, Ruth Reschkonski, polonaise réfugiée à Annot, exécutée à l'Ariane le 15 août 1944 avec 20 autres fusillés, dont Esther Poggio, engagée dans le mouvement clandestin *Combat* et le réseau *Coty*, arrêtée à Monaco, Zoé David, protectrice d'enfants juifs à Puget-Théniers. Plus remarquables l'hébergement de grands gaillards parachutistes anglais qui, inconscients du danger, veulent à tout prix sortir se promener en ville, la participation à l'impression de tracts ou de journaux clandestins, leur transport en pièces détachées, très dangereux en cas de découverte par l'ennemi, *stencils*, berlingots d'encre, papier, sinon même ronéos ou tracts imprimés. Suzanne Frappier, par ailleurs agent de liaison, professeur d'histoire au collège Ségurane, insuffle amour de la patrie dans des cours enthousiasmants qu'étonnamment aucun élève ne trahit. Quelques épisodes hauts en couleur donnent du relief et de la mémoire à leurs actions, de grosses frayeurs pour des jeunes femmes fragiles que vitalise leur courage. Tandis qu'Alba Astegiani se sert de son appartement et de l'arrière-boutique de son mari boucher, rue Vernier, pour aiguiller les partants, par la gare du Sud, vers les maquis de Puget-Théniers, ou manifeste avec les ménagères pour réclamer davantage de ravitaillement, Jacqueline Lautier se souvient de son émotion lorsque, chargée d'une lourde valise de documents, elle utilise la galanterie d'un SS (membre de la Waffen SS, armée cosmopolite qui symbolise à partir de 1941 l'occupation militaire allemande) qui l'aide à sortir de la gare de Saint-Laurent-du-Var, bloquée par un sabotage. Moins faciles et encore plus dangereux, la collecte de fonds pour les camarades, ou l'espionnage de l'ennemi, favorisé par certains postes de travail typiquement féminins, où, du fait de leur sexe, les jeunes femmes sont moins menacées. Encore faut-il qu'elles soient habiles et qu'elles inspirent confiance à leurs supérieurs, ce qui requiert maîtrise de soi et sens de la dissimulation. Ainsi Colette Pons-Dreyfus aménage-t-elle la galerie d'art de Jean Moulin, *Rex*, aussi promptement qu'elle la déménage avertie d'une dénonciation, Marie-Louise Paiche, du réseau *Tartane*, est-elle capable d'espionner la Commission d'armistice allemande au Négresco, l'Américaine Isabel Pell de faire de Puget-Théniers et d'Auribeau des centres de résistance locale. Odette Rosenstock, repérée à la *Plantation*, terrasse où elle consomme une tasse de thé avec son ami Moussa Abadi, dénoncée à la Gestapo par Émilie Dodeman du Placy, se montre assez forte pour taire malgré la torture la filière qui, à travers Monseigneur Rémond, l'évêque de Nice, lui permet de cacher et sauver des enfants juifs¹⁵⁵. Deux jeunes femmes se distinguent du groupe par une capacité d'action que le général De Gaulle salue, en des commentaires sobres et dignes dépourvus de condescendance. Pour *Émilie*, pseudonyme de Marie-Madeleine Jotte-Latouche, fondatrice du Groupe *Surcouf*, elle « *a su montrer dans les heures difficiles le plus bel exemple d'audace et de ténacité qu'une femme puisse fournir* ». En effet arrêtée par la Gestapo le 15 juin 1944, elle parvient, pour éviter de parler, à se tirer une balle dans la région du cœur, et survit miraculeusement. Quant à Hélène Vagliano, jeune fille de famille riche, son rôle actif à Cannes dès septembre 1939, fait de cette Française d'adoption d'origine grecque, torturée en vain à la sinistre villa Montfleury, fusillée elle aussi à l'Ariane le 15 août 1944, le pur symbole « *d'une très haute élévation morale et d'un patriotisme ardent, d'un dévouement sans bornes et d'un courage tenace et réfléchi* »¹⁵⁶.

¹⁵⁵ *La Liberté*, 05/05/1945. Bien que « *donneuse de patriotes et d'Israélites* », Émilie du Tracy échappa à toute condamnation.

¹⁵⁶ Pour Odette Abadi (1914-1999), Eugénie Apro시오 (1876-1945), Alba Astegiani (1919-2009), Zoé David (1908-1994), Marie-Madeleine Jotte-Latouche (1899-1987), Isabel Pell (1902-1958), Esther Poggio (1912-1944), Colette Pons-Dreyfus (1914-2007), Ruth Reschkonski (1890-1944), Hélène Vagliano (1909-1944), l'ouvrage *Portraits de femmes sur la Côte d'Azur. Dictionnaire biographique au féminin*, Nice : éditions Serre, 2011, a été amplement utilisé, en particulier les contributions de Jean-Louis Panicacci. Pour les autres jeunes femmes citées, Marie

Après la capitulation de l'Allemagne, P.L. Farago réussit à interviewer une très jeune femme, Michèle, prénom d'emprunt, de retour de déportation. Elle lui raconte son arrestation le 20 décembre 1943 à la gare de Nice, les tortures qui ont précédé son voyage à Auschwitz, les horreurs vécues et les drames de la libération du camp, une femme ayant réussi à décharger un revolver sur un groupe de gardiens d'où de terribles représailles et un ressenti culpabilisant pour les rescapés¹⁵⁷. Dans son roman *Le sang des autres*, publié chez Gallimard le 1^{er} août 1945, et analysé dans *L'Avenir*, Simone de Beauvoir, jeune professeur de philosophie, s'interroge sur le sens et la responsabilité des humains au cours d'une action qui peut involontairement engager ceux qui partagent les mêmes affinités. Elle souligne la quasi-impossibilité de l'innocence de ce genre d'acte apparemment spontané. Chacun existe à côté des autres, « *pourtant à jamais séparé d'eux... Pour chacun, sa vie est unique, et il meurt pour son propre compte.* » Il est difficile d'agir autrement que par un ensemble de hasards, l'essentiel étant que le sujet conserve sa liberté, postulat discutable¹⁵⁸. La lieutenant Émilie Bertocchi, redevenue ouvreuse de cinéma en toute modestie, a réussi à transmettre en pleine bataille un courrier de la plus haute importance aux forces armées au Muy. Coup de chance ? Hasard miraculeux ? Elle se voit attribuer par le général De Gaulle la Croix de guerre avec citation à l'ordre du Corps d'Armée¹⁵⁹.

En face de ces merveilleuses jeunes femmes que leur héroïsme a presque sanctifiées, il reste à écrire quelques pages noires, à propos de celles qui, sur place, compromises par l'attitude de leur père sinon par la leur, échappent à un châtiment que les journaux issus de la Résistance voudraient plus sévère. Ainsi Paulette Tourtou, fille d'Adolphe Tourtou¹⁶⁰, du PPF (Parti populaire français), est-elle remise en liberté en septembre 1945, à la grande indignation du *Patriote* : « *Comment ? Paulette Tourtou, libre, dans la rue, marchant à côté de nos déportés, de nos martyrs, revenus, on peut dire, d'au-delà de la mort... ?* » Après le camp de Bolzano, en Italie, avant leur transfert à Paris, la mère, la femme et les deux filles de Jacques Doriot, confirment par des photographies la mort du « *sinistre chef du P.P.F.* », mitraillé par un avion américain le 22 février 1945¹⁶¹. Âgées respectivement de 74 et 49 ans, sèches et distantes, elles

Bocchiardo, Suzanne Frappier (*La Vérité Magazine*, n° 5, décembre 1944), Jacqueline Lautier (1926- 2011), Marie-Louise Paiche, consulter aux Éditions du Musée de la Résistance azurée, dans la collection *Documents, témoignages, recherches*, le numéro 9, Nice, 28 août 1944 : *l'insurrection racontée par les insurgés*, le numéro 22, *Les Femmes de la Résistance azurée*, 2002, le dossier préparé pour le Concours de la Résistance 2003, *Les Jeunes dans la Résistance azurée*, le n° 26, *La Libération de Nice vue par les autorités allemandes*. La discrétion de la plupart des jeunes femmes survivantes et de leurs témoignages restreint les références à un rôle que la plupart n'ont pas voulu exalter et justifie les limites de notre inventaire.

¹⁵⁷ *Le Patriote*, 15/05/1945.

¹⁵⁸ Simone de Beauvoir (1908-1986), agrégée de philosophie en 1929 en même temps que son compagnon Jean-Paul Sartre, qui l'entraîne en quelque sorte dans sa notoriété contestataire, enseigne à Marseille, au Havre, puis à Paris. Plusieurs essais et romans, dont *Le Sang des autres*, Gallimard, 1945, précèdent l'essai-symbole du féminisme moderne, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949, et annoncent le succès que va couronner le Prix Goncourt, *Les Mandarins* (Gallimard, 1955), en partie rédigé à Cagnes-sur-Mer (Gilles Lauzun, « Simone de Beauvoir », dans *L'Avenir*, 20/01/1946. Suzanne Cervera, *Portraits de femmes sur la Côte d'Azur. Dictionnaire biographique au féminin*, Éditions Serre, Nice, 2011).

¹⁵⁹ *Nice-Matin*, 12/12/1945.

¹⁶⁰ Adolphe Tourtou (1896-1943) personnalité du milieu médical azuréen et du Parti populaire français, éventuellement candidat à la mairie de Nice à la place de Jean Médecin, fut abattu par des résistants le 24 novembre 1943. Ralph Schor dir. « Adolphe Tourtou », dans *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002. *Le Patriote*, 29/09/1945).

¹⁶¹ Mario Brun, « La famille de Doriot interpellée à Nice », dans *Nice-Matin*, 05/10/1945. Jacques Doriot (1898-1945), ouvrier devenu membre puis dirigeant du Parti communiste, accomplit des missions pour le Komintern. Député et maire de Saint-Denis, il se brouille avec le PC en 1934 en militant pour un rapprochement avec le PS, stratégie alors contraire aux directives de Moscou. Il fonde en 1936 le Parti populaire français à l'idéologie fasciste, combat le Front populaire, et s'engage en 1940 dans une collaboration poussée avec l'Allemagne. En 1941, il fonde avec Marcel Déat la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme, et se bat sur le Front de l'Est aux côtés des Allemands. Il désire installer en Allemagne un gouvernement français distinct de celui de Sigmaringen. Sa

affirment vouloir défendre la mémoire du défunt jusqu'au bout « *Il ne s'est pas trompé. Il a lutté contre les Communistes. L'avenir lui donnera raison* ». Jacqueline et Madeleine, 20 et 16 ans, sanglotent en évoquant la mort de leur père. La police saisit le contenu de leurs valises, trente paires de bas de soie, vingt paires de chaussures neuves, quatre sacs tout cuir. En juillet 1946, la chambre civique de Nice fait comparaître madame Agnelly, née d'Annoville, et sa fille Laure. Les hommes de la famille, vétérans des guerres franco-allemandes et copieusement décorés, ont vu l'honorabilité de leur lignée compromise par l'amitié de Joseph Darnand¹⁶², chef de la Milice, avec la famille du lieutenant Félix Agnelly. La protection de Darnand a permis à madame Agnelly et à sa fille de travailler pour le compte de la Milice, ce qui ne manque pas d'alourdir l'accusation. Des témoignages de valeur, comme celui du père Bruckberger, aumônier des FFI (Forces françaises de l'Intérieur) de Paris, tentent de les innocenter, mais il est difficile au jury, cette fois-ci paritaire, malgré une défense émouvante, de ne pas condamner les deux femmes à la dégradation nationale pour dix ans et à l'interdiction de séjour dans les Alpes-Maritimes¹⁶³. Une amie de Joseph Darnand, originaire de Rigaud, Antonia M., avec laquelle il vécut plusieurs années au temps de son activité de transporteur, devenue ouvreuse, est elle aussi arrêtée avant son transfert à Paris. Sauvées par la relative indulgence de la cour de Justice après les rigueurs de la première épuration, madame Delaporte, évadée de la villa Les Orangers après avoir séduit un gardien presque sous les yeux de son mari consentant, l'infirme Gaby la Boiteuse, de Beaulieu, maîtresse d'un chauffeur de la Gestapo, dénoncée par Schulz, au cœur du réseau des turpitudes locales dont il se sort avec les honneurs, Frieda Rudoït, ange et démon, car à la fois allemande et juive, sont acquittées. Plus sévères, les juges donnent quatre ans de prison à une Italienne qui dénonçait à tout va et mettait la charrue avant les bœufs en se voyant première magistrate municipale à Puget-Théniers, ou la mort à Suzanne Tarte, première dame d'honneur, à ses dires, du prince Paul de Yougoslavie, qui fit tomber, – par dépit amoureux tente de plaider son avocat –, le réseau de Maurice Behar¹⁶⁴ dont trois membres ne revinrent pas.

voiture est mitraillée dans des circonstances mal élucidées (Jean-Claude Valla, *Jacques Doriot*, Collection « Qui suis-je ? », Éditions Pardès, 2008).

¹⁶² Joseph Darnand (1897-1945) ne peut, malgré son héroïsme, accéder au grade d'officier. Décoré par le maréchal Pétain en personne il lui garde une indéfectible fidélité. Passionné de nationalisme, cet homme d'action est envoyé à Nice par une entreprise de transport et de déménagements qu'il dirige bientôt et qui transfère des armes en Espagne pour le compte de Mussolini. D'abord membre de l'Action française, il milite au PPF (Parti populaire français) de Doriot, et devient un dirigeant de la Cagoule. L'Organisation secrète d'Action révolutionnaire Nationale, devenue OSAR, puis CSAR par suite d'une coquille typographique, est surnommée ainsi par Maurice Pujol, l'un des dirigeants de l'Action française, soucieux de différencier ce groupe tourné vers l'action clandestine et les attentats, aidé par les importants moyens financiers d'Eugène Schueller, richissime fondateur de L'Oréal. Adhèrent à la Cagoule un groupe d'étudiants de l'internat des Maristes, rue de Vaugirard, comme François Mitterrand, Claude Roy ou André Bettencourt, liés plus tard à la Résistance, ce qui les sauvera de représailles à la Libération. Après un beau fait d'armes en février 1940 pour ramener le corps de son ami Agnelly et son évasion, Darnand devient chef de la Légion des Combattants dans les Alpes-Maritimes, et crée le SOL (Service d'ordre légionnaire), suivi à Vichy de la Milice. Ses visites à Nice, le 22 février 1942, puis le 28 novembre 1943, sont célébrées avec enthousiasme. Inféodé aux Nazis, il fuit en Allemagne puis en Italie, d'où il est transféré à Nice puis à Paris, et exécuté le 10 octobre 1945 (Mario Brun, *Nice-Matin*, 23/09/1945. Jean-Rémy Bézias, « Joseph Darnand », dans Ralph Schor dir. *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002. Jean-Louis Panicacci, *Les Alpes-Maritimes dans la guerre 1939-1945*, Éditions De Borée, 2013).

¹⁶³ *Nice-Matin*, *La Liberté de Nice*, 19/07/1946. Frédéric Freigneaux, « La Cagoule : Enquête sur une conspiration d'extrême droite », dans *L'Histoire*, n° 159, octobre 1992. « Félix Agnelly, 1898-1940 » dans Ralph Schor dir. *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002). Le père Bruckberger (1907-1998), personnage complexe, très lié à Joseph Darnand, l'assista lors de son exécution (Jean-Marie Zemb, académie des Sciences morales et politiques, séance du 2 mai 2000. Max Lagarrigue, *99 questions... La France sous l'Occupation*, Montpellier, CNDP, 2007). Gayle K. Brunelle et Annette Finley-Crosswhite, *Murder in the Metro : Laetitia Toureaux and the Cagoule in 1930*, Baton Rouge, Louisiana State University Presse, 2010, t. XVII. *Valeurs actuelles*, 22/09/2011).

¹⁶⁴ Maurice Behar (1906-1944 ?), né à Constantinople, venu avec ses parents à Paris en 1912, y exerce le métier de tailleur, avant de s'engager dans la guerre d'Espagne. En 1941, il se réfugie avec sa famille, que protégeront Niçois et Italiens, à Nice, zone libre, puis dans l'arrière-pays. Résistant, dénoncé, arrêté, il fait partie après Drancy du

Le destin des héroïnes de la Résistance, tragique et par force discret, n'est pas particulièrement attractif et manque de romanesque. La presse doit garder un goût d'aventure, d'horreurs stimulantes, et même de « fleur bleue », car les lectrices potentielles ressentent un immense besoin d'amour. *Libres*, l'hebdomadaire des prisonniers de retour de captivité, donne le 11 mars 1945 à ses pages intérieures une allure de journal mondain de la Belle Époque en rappelant le rôle de la princesse Alexandra de Beauharnais-Lenchtenberg dans la Résistance. Cette descendante du tsar Nicolas I^{er}, habitante de Beaulieu, aimait bien autrefois consacrer ses jeudis aux enfants qu'elle distrayait et éduquait par des jeux et des travaux artistiques. L'Occupation venue, elle se tourne vers les déshérités, les vieillards, cache des personnes suspectes à la Gestapo et abrite des Israélites poursuivis. Elle trouve sa récompense dans la sympathie qui l'entoure¹⁶⁵. Le souriant visage de Georgette Alexandria, représentant les 200 jeunes filles engagées en 1940 dans le corps féminin des FFL (Forces françaises libres), 1 660 au total, se signale par sa fraîcheur et son innocente réussite. Séjournant en Grande-Bretagne au printemps 1940 au moment de l'invasion, Georgette, 18 ans, devient téléphoniste aux côtés du général De Gaulle et vit l'intensité angoissante des bombardements de la Luftwaffe. Elle s'engage, secrétaire de l'Association de la France Libre, auprès de l'amiral Auboyneau et de René Cassin qui, niçois, s'intéresse particulièrement à elle. Nommée secrétaire du général Monclar, elle gagne Beyrouth par la Sierra Leone, le Nigeria, le Cameroun, Brazzaville. Son retour vers Alger l'y mène par Le Caire, El Alamein. Elle gagnera l'Allemagne en zone occupée puis l'Indochine pour ses futurs postes¹⁶⁶. La précédant dans l'audace, témoin risque-tout des échanges surprenants entre les Alpes-Maritimes et le Mexique au début du siècle, Marie-Madeleine Aune évoque par ses tribulations de part et d'autre de l'Atlantique une Mata Hari plus discrète et plus chanceuse¹⁶⁷. Petite-fille d'un boulanger d'Escragnolles, elle épouse au Mexique Jean de Alcivar, fringant officier de marine. Veuve, engagée en 1905 lors d'un séjour à Cannes comme gouvernante des enfants d'Arthur Zimmermann (1864-1940), secrétaire d'État du Kaiser Guillaume II, la voilà à Berlin. Mais elle n'y oublie pas sa patrie d'origine, coopère en 1939 avec le Deuxième Bureau français, réussissant à faire regagner la France à de nombreux prisonniers de guerre. Soupçonnée d'espionnage, elle fuit à son tour. À l'arrivée des Allemands, cachée à Cannes pendant deux ans, elle espère y vivre au grand jour une retraite heureuse¹⁶⁸. Symbolique de destinées pures, sans tâche, et à l'heureuse conclusion est celle de la jeune Geneviève De Gaulle, nièce du général qui épouse le commandant Alain de Boissieu.¹⁶⁹

Mais en fait l'inspiratrice du sacrifice de tant de jeunes héros, reste celle qui leur a fait accomplir des merveilles, la bergère de Domrémy, âme éternelle et innombrable. « Elle était là, la jeune Lorraine, dans ces maquis sombres, sur ces barricades, sur ces routes, aux aguets, mieux peut-être que dans les basiliques qu'elle a sacrées de sa présence. Dans la poitrine de

convoi 73, et disparaît à Auschwitz (documents du Secrétariat des Anciens Combattants, 04/10/1999, communiqués par sa fille).

¹⁶⁵ B. Semeria, « La princesse de Beauharnais dans la Résistance », dans *Libres*, 11 mars 1945. Un petit-fils de Joséphine de Beauharnais, Maximilien duc de Lenchtenberg, avait épousé une fille du tsar Nicolas I^{er}. La princesse en était la fille. Elle est morte à Nice le 24 décembre 1969 (J. Huyghues-Despointes, *GHC* (Généalogie et Histoire de la Caraïbe), bulletin 91, 03/1997, dépôt légal de la Bibliothèque nationale).

¹⁶⁶ *Le Patriote* 19/06/1945.

¹⁶⁷ Mata Hari (1876-1917), née Margaretha Zelle, épouse d'un officier des troupes coloniales hollandaises, puis danseuse aux postures ravissantes, est soupçonnée à tort d'espionnage dans un contexte où des boucs émissaires peuvent être rendus responsables du prolongement de la guerre. Elle est fusillée à Vincennes (*Portraits de femmes sur la Côte d'Azur. Dictionnaire biographique au féminin*, Nice : éditions Serre, 2011).

¹⁶⁸ Marie-Madeleine Aune épouse Alcivar (09/04/1872-30/08/1949). Sa retraite sera de courte durée. *Le Littoral, organe quotidien des stations hivernales*, 20/11/1905, *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, 13/09/1946, État civil d'Escragnolles, acte n° 2, 1859-1876).

¹⁶⁹ Geneviève De Gaulle, *Nice-Matin*, 24/11/1945, 05/01/1946.

*nos soldats il y a des autels habités par l'esprit de Jeanne et qui battent encore de son souffle, de son âme immortelle... »*¹⁷⁰

La Constituante considère que l'épuration n'est pas terminée. Les informations et poursuites pour faits de collaboration sont autorisées jusqu'au 1^{er} janvier 1947. Ce sera pour la presse un manque, tant ce centre d'intérêt à l'allure de faits divers feuilletonnesques occupe de colonnes et d'entrefilets imprévus dans quotidiens et hebdomadaires aux accents vengeurs. Les rédacteurs semblent impliqués à titre personnel dans la quête et le châtement des coupables, particulièrement féminines, qui rejoignent ainsi la lignée des leurs sœurs monstrueuses, furies ou sorcières, bêtes noires de temps plus anciens. Entre vocation criminelle et héroïque sainteté, n'y a-t-il pas place sur la Côte d'Azur dans le décor de la Libération pour une féminité accomplie, heureuse et innocente?

• **Grandes prêtresses du ravitaillement face à la disette**

Non car les femmes sont encore aux prises avec le problème de la faim, qui a dominé les quatre années de la guerre et de l'Occupation, cauchemar des mères de famille, bien plus sans doute que les angoisses politiques. Il n'est pas résolu avec la Libération, situation partagée avec la Grande-Bretagne. Les rations officielles sont insuffisantes, et le département des Alpes-Maritimes, tributaire d'importations et mal relié à ses voisins, est particulièrement vulnérable. La mauvaise récolte de blé de 1945 ne permet pas d'amélioration et oblige le gouvernement provisoire à rétablir un rationnement officiel particulièrement impopulaire, 300 grammes de pain par jour et par personne, puis 250 grammes en 1948. La situation ne redeviendra normale qu'en 1949.

Dès le 17 novembre 1944, deux mamans ouvrières sont déléguées à la Préfecture pour régler les questions de l'alcool et du charbon de bois. Elles obtiennent pour trois jours 100 grammes de pain supplémentaires et un kilo de pommes de terre. Mais cette mesure ponctuelle ne suffit pas à apaiser la faim du département et le 7 janvier 1945, *L'Avenir* édite un supplément intitulé *MANGER, Tribune populaire du ravitaillement azuréen*, titre complété au bandeau par la mention « N° 1, première et dernière année (si possible) ».

En éditorial : *LA FAIM !... » Délivrée de l'étouffante étreinte, la mère de famille est encore bien souvent sinon angoissée, du moins inquiète.* » Cinq déléguées du Comité des Ménagères ont accompagné Jean Gueguen, directeur du ravitaillement, à Paris. Et la visite de M. Ramadier à Nice, les voyages à Paris du préfet Escande, ont permis de régler certains problèmes, que rend plus aigus la différence de traitement entre Marseille et Nice, défavorisée par sa position à l'extrême bout du Sud-Est, les difficultés des transports ferroviaires, l'inutilisation du port. « *Maman Truc* », chroniqueuse spécialiste du système D, fournit tout de même sur la même page une recette de gâteau des Rois aux pommes de terre, aux carottes ou selon possibilité pourquoi pas, aux oignons... La rubrique « *Marché rouge* » énumère une liste de personnes déférées au Parquet pour leurs profits illicites sur des denrées alimentaires sinon introuvables, essentiellement viande, savon, et farine sans tickets. Plus agressif, le second numéro de *MANGER*, donne en éditorial un extrait d'une Épitre de saint Jacques, qui sert de prétexte au commentaire de l'expression « *Marché rouge* ». Après le noir, le gris, voici venu, devant l'inefficacité des autorités et de « *Ramadier-Promesses* », sinon « *Ramadiète* » le temps de revendications plus précises des ménagères, lait, pommes de terre, matières grasses, laine, gaz, charbon, qui ne semblent guère faire défaut aux mondanités de la Saison, ce qui rappellerait

¹⁷⁰ Jean Terseur, « Jeanne, première résistante de France », dans *L'Avenir*, 13/05/1945). Symbole de la portée symbolique du personnage de Jeanne, le chant « En passant par la Lorraine », popularisé après la guerre de 1870, n'était pas, comme on le soutenait alors, un vieux chant médiéval mis en musique par Roland de Lassus, mais une création en fait revancharde (Georges Dottin, *La chanson française de la Renaissance*, Presses Universitaires de France, Collection Que Sais-je ?).

désagréablement le temps de l'Occupation et les silhouettes replètes des privilégiés. « *Le Pays du Soleil doit-il être celui de la faim ?* », titre *L'Avenir* le 10 mars 1946 sous la signature de G. Franc. La situation de Nice est particulièrement inquiétante : les tickets de ravitaillement ne peuvent être honorés étant donné le retard sinon l'absence d'arrivages, et l'augmentation ponctuelle de population qui coïncide avec le temps du Carnaval et les jeux autorisés depuis septembre 1945, tout ceci ne pouvant qu'inciter les restaurateurs au recours au marché noir. Sinon, l'exclusivité d'une distribution, réservée à tour de rôle à certains détaillants, contraint les clientes à des courbettes pénibles. *L'Avenir rural* n° 2 analyse le 1^{er} avril 1945 l'actualité de deux productions animales régionales du Haut Var, le lait et les œufs, devenues totalement insuffisantes par rapport aux besoins régionaux.

Dans le Carnet ou Memento de la ménagère, quotidien dont l'intitulé prouve l'inéluctable destin nourricier féminin, chaque jour la presse fait le point des distributions en cours et des disfonctionnements qui les perturbent, insuffisance de combustible au moment où il fait le plus froid, anarchie dans la distribution du lait, du sucre et des pommes de terre¹⁷¹. Fausse joie, la suppression des tickets de pain chansonnée par Pierre Rocher :

« *Tout a une fin, même les tickets de pain ! Ils étaient pareils à des confetti : tantôt bleus, tantôt verts, tantôt jaunes... À les sentir dans son portefeuille, le cœur se mettait à battre comme quatre. C'est vrai qu'ils ne coûtaient rien. C'était le don quotidien du Maréchal, le cadeau de Vichy de Pierre Laval. Les Allemands sont généreux, braves Français, ils n'ont pas pris tout votre blé, y'a de l'épi dans le grenier... Aujourd'hui 1^{er} novembre, on va rêver que le ministre – le gras, pas le maigre – nous a invités à déjeuner.* »

La libération des prix au printemps 1946 n'apporte pas aux ménagères le soulagement escompté car faute de récoltes locales suffisantes, les prix atteignent des sommets (300 francs le kilo de tomates ou de haricots, 80 francs le kilo de cerises) chez les grossistes, ce qui signifie une hausse considérable à la revente et ne peut qu'« accroître la misère des travailleurs des villes ». L'année 1947 réactive les problèmes du ravitaillement, liés aux problèmes internationaux graves que constituent le refroidissement des relations soviéto-américaines à partir de la Conférence de Moscou (10 mars-24 avril), la déclaration du président Truman au Congrès le 12 avril, annonçant une aide économique à l'Europe pour contrer la tentation communiste. L'éviction des communistes du gouvernement français le 4 mai, les particularités de la situation niçoise, « *bout du monde* » que ne favorise pas le transit par Marseille, l'absence de céréales dans l'arrière-pays, le retard des navires américains, provoquent une soudure difficile qui évoque les jours sinistres de la Grande Peur de 1789, dramatique réduction des distributions de pain jusqu'à leur suppression complète pendant deux jours. *L'Espoir de Nice* inventorie l'évolution des distributions de pain les dernières années, *Le Patriote* du mardi 9 septembre 1947 rappelle la dramatique réduction des distributions de pain en juillet et l'impossibilité de stocker des provisions pour les bourses modestes, puis commente les manifestations. La veille, les ménagères exaspérées ont réclamé au préfet Paul Haag par des pétitions signées « *par des dizaines de milliers de noms* », symbolisées par l'action de Rose Cathala, Paulette Santini, Henriette Pourtalet, madame Robert, résistantes ou épouses de résistants ou d'élus de gauche, une ouverture des boulangeries six jours sur sept, le maintien de la ration de pain à 250 grammes, et la réouverture des boucheries, fermées en raison de la

¹⁷¹ Pierre Rocher, « Adieu aux tickets de pain », dans *Nice-Matin*, 01/11/1945). Distributions en cours : confiture 250 g, pâtes, 250 g, vin 2 litres, œufs, un par consommateur, savon de février, figes sèches 350 g, chocolat 125 g, légumes secs (fèves) 150 g, confiserie 125 g, graisse végétale, 150 g, lard salé, 100 g, sucre 1250 g. Il s'agit là d'honorer les tickets de décembre à février en rapport avec les différentes catégories de consommateurs ; la présentation du carnet à souches est indispensable, ainsi que le respect des dates de distribution rapidement périmées (« Carnet de la Ménagère », dans *La Liberté de Nice*, 07/02/1946). La rubrique « Ravitaillement » du *Patriote* n'est pas en reste et les distributions de juillet semblent aussi complexes que celles du plein hiver. Il faut réagir vite pour les chaussures « usage-ville », une paire par an le mois de l'anniversaire du consommateur (*Le Patriote*, 03/07/1946).

pénurie des arrivages. Ceux-ci sont souvent bloqués et la marchandise avariée en raison du retard des livraisons, particulièrement viande, poisson, oranges et bananes. Le préfet promet une surveillance des routes, « pour déjouer les transports frauduleux de farine blanche destinée au marché noir... ». Au passage du cortège, les jeunes du RPF (Rassemblement du Peuple français, courant lancé par le général De Gaulle le 7 avril précédent) reconnaissables à leur cocarde fraîchement arborée se gaussent de ces mères de famille, illustrant l'antagonisme entre gauche et gaullistes. Rose Cathala transmet aux femmes massées devant la Préfecture les résultats des tractations, Paulette Santini tire les conclusions de la manifestation : « *Notre pays est riche, mais sa richesse profite à une minorité de parasites, alors que la population laborieuse qui produit ces richesses ne peut qu'attendre et souffrir* »¹⁷². Le 5 décembre, l'éditorial du *Patriote*, signé Georges Tabaraud¹⁷³, souligne l'importance de la manifestation, rythmée par la Marseillaise, le Chant du Départ et l'Internationale, qui a opposé la veille les grévistes de la Poste Thiers aux matraquages des forces de l'ordre. Madeleine Faraut est aux côtés de Charles Andrieu¹⁷⁴ avec, place Saint-François, « *des milliers de femmes assemblées contre l'ignoble agression de la matinée* », qui a fait 24 blessés dont deux femmes. « *Elles se battent pour défendre la vie de leur famille. Soyez partout aux côtés des grévistes* », leur recommande l'élue. « *Aidez-les, aidez leurs enfants, soyez vous aussi les vrais défenseurs de vos foyers, de la liberté et de la République.* »

• Les mères, des amazones prêtes à tout pour leurs enfants

Il semble à l'ensemble de la presse que les femmes de combattants ou de prisonniers, providences de leur famille, n'ont vécu que pour l'instant des retrouvailles. C'est oublier que de l'eau a passé sous les ponts et que la vie a suivi son cours. Le retour des prisonniers de guerre se fait dans les quelques jours qui suivent leur libération. Après leur passage dans les centres de rassemblement constitués sur le Rhin et à la frontière suisse, des visites médicales, les grandes gares de triage prévues à Paris, et une réception triomphale, ils sont dirigés vers leurs lieux de résidence. À Nice, le train entre en gare, et un enregistrement sur disque de la *Marseillaise* fait retentir les mâles accents de l'hymne national. Bouquets, friandises leur sont offerts et ils sortent de la gare au milieu d'une haie formée d'anciens combattants avant de rejoindre leur domicile. Le port de Villefranche-sur-Mer a été aménagé autour de l'église pour recevoir les navires chargés de prisonniers libérés, eux, par l'Armée rouge, en provenance par Odessa des camps de transit de Pologne et d'Ukraine. Arrivée, vérifications, désinfection, étuves, habillage et départ en autobus, telles sont les ultimes étapes de leur long transit. Le prisonnier de guerre touche un

¹⁷² Distributions de pain : 1940 : 350 g. 1941 : 300 g. 1942 : 275 g. 1943 : 300 g. 1944 : 350 g. 1945 : Vente libre. 1946 : 300 g. 1947 : 250 g (« Quand les ménagères de Nice perdent patience », dans *Le Patriote*, 22/05/1946, *L'Espoir de Nice*, 02/09/1947. *Le Patriote* 09/09/1947. Paul Haag (1891-1976), préfet du Var en 1939-1940, entre dans le mouvement OCM, et remplace Raymond Aubrac dans le Sud-Est comme commissaire de la République en janvier 1945. Souvent pris à partie par les communistes niçois pendant cette période critique des débuts de la guerre froide, il procède au Rattachement de Tende et La Brigue à la France en septembre 1947 (Jean-Louis Panicacci, « Paul Haag », dans Ralph Schor dir. *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002).

¹⁷³ Georges Tabaraud-Delserre (1915-2008), prisonnier évadé en 1942, fait partie des FFPF dans la région de Contes, et s'inscrit au PCF en 1943. Rédacteur en chef au *Patriote* du 28 novembre 1946 au 31 juillet 1967, puis directeur-fondateur de l'hebdomadaire *Le Patriote Côte d'Azur* à partir de septembre 1967, il assure de grands reportages à la Conférence de Genève en 1954, sur le régime des colonels en Grèce, sur les milliardaires en Sardaigne et sur la Côte d'Azur. Ses combats contre le racisme et la xénophobie, sa position de Président départemental des Prisonniers de guerre, son amitié avec Picasso, Fernand Léger, Magnelli, lui valent une certaine notoriété. Retiré à Contes, il consacre les dernières années de sa vie à la rédaction d'ouvrages d'histoire de l'Art (Georges Tabaraud, « Le Droit de vivre », dans *Le Patriote*, 05/12/1947. « Georges Tabaraud », dans *Dictionnaire historique et biographique du Communisme dans les Alpes-Maritimes*, Les Amis de la Liberté, Nice, 2011).

¹⁷⁴ Charles Andrieu (1910-1986), militant syndicaliste, résistant. Il appelle à la grève insurrectionnelle décisive du 24 août 1944. À la tête de la CGT, il anime les grèves de 1917 (*Dictionnaire historique et biographique du Communisme dans les Alpes-Maritimes. XX^e siècle*, Les Amis de la Liberté, 2011).

pécule de 3 000 francs par année de captivité, a droit à trois mois de congés payés, un livret de soins gratuits pour lui et sa famille, des bons d'alimentation, un pécule de 10 000 francs sur un carnet de caisse d'épargne, un certificat lui garantissant un emploi, ainsi que la possibilité de se mieux loger et de se vêtir sans recours au marché noir. Heureux de voir l'unité française reconstituée, il ne peut que se réjouir de voir les profits réalisés au service de l'ennemi intégrés dans la caisse de solidarité dont il est bénéficiaire. L'essentiel est pour lui de se réinsérer dans sa famille dont il est absent depuis de longs mois, et où souvent il fait connaissance des enfants nés après son départ, s'il n'a pas la mauvaise surprise d'en retrouver nés en son absence, et auxquels il faudra bien s'habituer, à moins de divorcer. En cas de conception intervenue en l'absence du père, celui-ci a seulement deux mois pour affirmer son désaveu. *La Liberté de Nice* dénonce « *Celles qui n'ont pas su attendre... Ils étaient trois. Ils ont trouvé la maison vide et c'est l'histoire de quelques milliers de prisonniers... Beaucoup plus de vingt ans, un peu moins de quarante, veste fripée, au revers le petit morceau de fer barbelé qui est l'insigne du prisonnier, taches maladroites qu'aucune main féminine n'a effacée. Dans le stalag immense, une pensée les soutenait, dans leur vieux Nice, ils avaient laissé une petite femme qui chantait en faisant le ménage, préparait les pâtes et enjolivait le dimanche* ». Mais les lettres de celle-ci se sont faites plus rares, le silence a assombri l'euphorie de la libération. Les petites femmes ne veulent plus reprendre la vie commune, cas relativement fréquent¹⁷⁵. Pourtant les journaux d'inspiration chrétienne, comme *L'Avenir*, s'efforcent de donner en exemple les « Liens immortels », ceux qu'a vécus Alice Ollé-Laprunie, née Gavoty, jeune femme de Marseille dont l'époux Joseph tomba au champ d'honneur en 1915 après seulement quelques mois d'union, liens inspirés par la prière. Mais toutes les unions ne sont pas forcément le fait d'âmes d'élite et les séparations de la guerre, exploitées par des « *conseillers* » pressés de fournir leurs clients en avocats intéressés par les procédures de conciliation, sont destructrices de familles et de vies d'enfants¹⁷⁶.

En effet quel destin typiquement féminin attend les fidèles épouses ? « *Des enfants, des enfants !* », dont la conventionnelle *Liberté de Nice* montre la nécessité pour éviter « *le suicide de la nation française* », bientôt « *nation de vieillards, pôle d'attraction* » pour les nations voisines surpeuplées. Pour que les familles nombreuses aient le même niveau de vie que les célibataires, on attend d'importantes mesures sociales¹⁷⁷. Peut-il y avoir un « Parti des Femmes », problématique liée au vote féminin qu'une *interviewer*, Annie, pose à Brigitte dans *La Liberté* du 29 juillet 1945 ? Celle-ci peint de petits panneaux aide-mémoire pour son appartement, afin de devenir une femme nouvelle et d'effacer ses réflexes réactionnaires. La cuisine et la salle à manger revendiquent la nécessité de s'arracher à l'esclavage domestique pour s'insérer dans le travail productif : « *Chaque cuisinière doit être capable de diriger l'État* ». La salle d'études des enfants prône un enseignement des filles qui les arrachera au stéréotype de la femme au foyer. « *Les bébés à la crèche, les enfants à la cantine, les grands au bistrot et au cinéma, les malades à l'hôpital, les vieux à l'hospice ! Enfin émancipées, nous irons remettre les usines en marche, nous développerons la production, nous ne dépendrons plus de nos maris et de nos familles. Femmes esclaves, femmes-machines, femmes-marchandises, femmes corvéables à merci... Ne ferait-on pas bien de consulter la femme sur son choix de vie ?* ».

Le Mouvement populaire des Familles organise du 21 au 30 juillet 1945, salle Bréa, une exposition sur le thème « La classe ouvrière dans la reconstruction du pays », assortie d'un cycle de conférences qui représentent tous les grands courants de pensée et les partis politiques, le Parti communiste, le MRP (Mouvement républicain populaire), les mouvements de jeunes, les forces spirituelles, le syndicalisme, le socialisme. Deux idées maîtresses ont présidé à

¹⁷⁵ *La Liberté de Nice*, 08/05, 08/11/1945.

¹⁷⁶ Max Norib, « Une atteinte à la famille, le chantage au divorce », Georges Frilet, « Le mariage chrétien », dans *L'Avenir de Nice*, 30/12/1945, 06/01/1946.

¹⁷⁷ *La Liberté de Nice*, 25, 26, 27/05/1945.

l'élaboration de stands : le logement ouvrier et la vie familiale, et les conditions de la vie dans le travail. Permettre au milieu ouvrier d'accéder à un logis décent paraît aussi vital que l'élaboration d'une constitution. Un prix est d'ailleurs proposé aux mères de familles nombreuses nécessiteuses. Il faut pour pouvoir postuler avoir moins de quarante ans et au moins cinq enfants vivants¹⁷⁸. L'Association des femmes de Prisonniers tient le 18 novembre 1945 son assemblée générale de dissolution. L'Association des Foyers de rapatriés en sera la suite logique et règlera les nombreux problèmes en suspens sous la présidence de madame Badin, adjointe au maire. La fête des mères, que la Libération veut renouveler, s'inscrit dans une féminité moins rebutante que celle imposée par l'idéologie vichyssoise : celle-ci, généralisant par la loi du 29 mars 1941 l'allocation de mère au foyer, interdisant l'embauche des allocataires, criminalisant l'avortement par la loi du 14 septembre 1941 et la propagande anticonceptionnelle, durcissant les conditions du divorce jusqu'à l'interdire en 1944, avait fait de la femme jusqu'à la nausée l'otage de sa condition de mère. Maintenu en 1945 et officielle, la fête doit célébrer toutes les mères dont le rôle nourricier a été particulièrement difficile, pas uniquement celles de familles nombreuses, suggérant un modèle joyeux et désiré d'enfants comblés¹⁷⁹. L'abbé Daumas souligne avec émotion la médiocrité d'une fête qui semble limiter à un seul jour reconnaissance et amour de fils qui, comme saint Augustin envers sainte Monique, ont coûté à leurs mères tant de larmes¹⁸⁰. Claude Céran, dans la *Liberté* du 24 septembre 1945, sous le titre de « *Nous Femmes* », déplore l'usage abusif des cantines, qu'imposent les difficultés du ravitaillement. Certes les mamans sont sûres que les enfants auront quelque chose à manger, mais « *la gamelle anonyme au milieu des inconnus dans le restaurant - caserne n'est une nourriture que pour le corps, une mangeoire. La table de famille c'est autre chose...* ». Pour des mamans qui travaillent et ont besoin de donner leurs enfants à garder en toute confiance, la pouponnière de Nice, installée par le Bureau de Bienfaisance au 24 avenue de Belgique, est, avec ses 24 places pour nourrissons, quarante au total jusqu'à trois ans, huit *nurses* en sarrau bleu et béguin immaculé, quatre femmes de ménage, deux lingères et une cuisinière, son parc coloré ombragé de palmiers, « *une de ces pépinières nouvelles où la France va trouver des arbrisseaux sains, une jeunesse solide capable de remplacer trop de chênes prématurément abattus [...]* On s'occupe des petits du matin au soir, on les dorlote, on les éduque, ils grandissent dans le rythme et la paix. Ce ne sont pas des chérubins de crèche, mais des chérubins qu'on rend moralement et physiquement beaux. » Et la jeune directrice, en véritable maman, serre dans ses bras un blondinet d'« *une autre race* », sans doute l'enfant d'amours interdites avec un militaire allemand. « *Le dimanche je lui fais une visite spéciale, puisque personne ne vient le voir...* »

L'*Aurore Magazine* du 27 janvier 1946 s'indigne un peu des « *mauvaises leçons de la maîtresse* ». Celle-ci recommande aux enfants bénéficiaires à l'école d'un bon goûter de la part de la Croix-Rouge suédoise de ne rien garder pour les mamans. Sans doute est-il important que les petits mal nourris profitent à plein de ces aubaines. Mais la journaliste avoue être heureuse

¹⁷⁸ *La Liberté de Nice*, 19-20 /07/1945.

¹⁷⁹ *Le Patriote*, 03-04/06/1945. Pierre Brandon, *Les Coulisses de la Résistance à Toulouse, Lyon, Marseille et Nice*, L'Harmattan, 1994. *Les Métamorphoses du Droit. Hommage à J.M. Rainaud*, L'Harmattan, 2009.

¹⁸⁰ L'abbé Alfred Daumas (1910-1997), d'une famille provençale laïque, se tourne pourtant vers des études religieuses et adhère, enthousiaste, au Front populaire niçois, ce qui le marque à jamais d'opprobre malgré la protection de Mgr Rémond. Après un doctorat en sciences sociales et politiques à Lille, il est nommé aumônier de la CFTC (Confédération française des travailleurs chrétiens). Il participe aux combats dans le secteur de Breil puis entre dès 1941 dans la Résistance. Inquiété par la Gestapo en novembre 1943, président départemental du Front national, vice-président du CDL (Comité de Libération), fondateur de l'hebdomadaire *L'Avenir*, il ne peut accéder à une carrière politique, mais titulaire d'importantes fonctions diocésaines, prélat d'honneur, il reste une personnalité locale prestigieuse au même titre que René Cassin dont il anime le souvenir. *L'Avenir*, 27/05/1945. Alain Tarico, *L'abbé Alfred Daumas : un prêtre dans la mêlée de son temps (1936-1945)*, mémoire de maîtrise, Université de Nice, 1986. Ralph Schor dir. *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002).

de la désobéissance de sa petite fille, preuve d'amour, qui lui glisse à la sortie de l'école une petite main poisseuse et quelques amandes gardées au secret de sa poche.

Non seulement il faut suralimenter les petits, mais encore faut-il loger les parents. Alfred Sauvy¹⁸¹ intervient dans *La Liberté* pour définir la nouvelle idéologie de la famille, qui ne doit plus servir d'arme de propagande. Non seulement le suivi des jeunes familles doit tenir compte de tous les détails de la vie courante, santé, avec François Billoux¹⁸² ministre de la Santé publique, distributions de lait, fabrication de voitures d'enfants, voyages et vacances, mais le problème du logement des familles nombreuses doit être résolu par l'amélioration du parc de logements existants, le versement d'une allocation au logement s'ajoutant aux allocations familiales, mais surtout bien sûr par des constructions nouvelles. Dès le début de l'année 1945, *L'Avenir* a comparé les taudis que sont les loges de concierge niçoises, « *prisons à barreaux* », reléguées au sous-sol ou près du monte-charge après la vente des palaces par appartements, « *trou immonde où meurt plutôt que vit une famille ouvrière de quatre personnes* ». La page « *Femmes* » de *L'Aurore de Nice Magazine* évoque le 10 février 1946 la visite que fait une jeune mère de famille à une vieille dame riche qui tient salon, dans un appartement de huit pièces, avec d'autres jeunes amies élégantes, en bas de soie et chaussures chic à semelles compensées. Elle suggère de répartir le mal logement généralisé des catégories populaires, entassées dans des taudis, dans les villas ou appartements vides à Nice la plus grande partie de l'année, soulevant des exclamations horrifiées. « *Est-elle communiste ?* » s'exclament ces dames... » *Ce désir qu'elle a de partager, de donner, d'aimer ? C'est possible. Elle veut parler des deux petits Juifs qu'elle a élevés trois ans avec les siens, et de la chambre où elle loge un vieux couple de sinistrés mais elle n'ose pas. Elle se sent parfaitement timide et dépareillée au milieu de ces femmes qui la fixent maintenant avec une espèce de pitié amusée. Elle est prise d'une brusque envie de retrouver sa maison surpeuplée et ses petits enfants en pulls raccommodés qui l'attendent autour d'une table tachée d'encre...* »¹⁸³

Sensibilisé comme ses contemporains qui ignorent encore les promesses de la pénicilline, et constatent le mauvais état de santé d'une population, surtout infantine, sous-alimentée depuis de longs mois, Tony Guildé décrit dans une double page illustrée de photographies de *L'Aurore Magazine* du 14 avril 1946, intitulée « *Taudis* », la vie d'une famille modeste de la vieille ville, huit personnes dans une seule pièce où l'on mange, travaille et dort, où les enfants font leurs devoirs et la maman sa cuisine. Le père est mutilé et ne peut travailler et c'est à la mère qu'incombe le soin de nourrir sa famille. Contrastant avec les villas inoccupées la plus grande partie de l'année, et leurs immenses jardins, les beaux « *immeubles de rapport* » et leurs baies vitrées, les petits n'ont pour s'ébattre que la ruelle « *pittoresque* », visqueux fossé humide et sombre comme un puits. « *L'architecte qui a construit ce nid à tuberculose, le propriétaire qui a osé le faire bâtir, devraient tous deux expier dans un baignoire un crime dont les conséquences se poursuivent de génération en génération.* » Malgré ce sombre constat, les photographies montrent des petits visages souriants autour de la table familiale, ou sur le chemin de l'école, avec manteaux, bonnets et bérets, de gros bas et des galoches, tenues un peu hétéroclites mais apparemment bien chaudes. On peut avoir bien du bonheur dans la pauvreté quand on a une maman courageuse. Cependant les enfants niçois, invités en Suisse dans

¹⁸¹ Alfred Sauvy (1898-1990), polytechnicien, démographe, sociologue, dénonce le malthusianisme et l'instauration de la semaine de 40 heures. Après avoir fait partie sous Vichy du Conseil d'Études économiques, il devient directeur de l'INED (Institut national d'études démographiques) et, devenu secrétaire d'État à la famille et à la population, prône le retour à une vigoureuse natalité. Auteur d'une trentaine d'ouvrages, il actualise ensuite la notion de Tiers Monde, dont il est l'initiateur, en la relativisant (Michel Levy, *Alfred Sauvy, compagnon du siècle*, La Manufacture, 1990).

¹⁸² François Billoux (1903-1978), entré au PC à 17 ans, député en 1936, arrêté et transféré à Maison Carrée comme Virgile Barel, a été plusieurs fois ministre et député jusqu'en 1978 (Philippe Robrieux, *Histoire intérieure du Parti communiste*, t. IV, Fayard, 1984).

¹⁸³ *L'Avenir de Nice*, « Taudis au Palace, Prisons à barreaux », 28/ 01/1945.

d'hospitalières colonies sont jugés comme mal élevés, manifestant sauvagerie, indépendance farouche, sans-gêne, capables de dévaliser les jardins, d'entonner des couplets scandaleux, montrant ainsi l'insuffisance de leurs parents et de leurs éducateurs, bien que l'on puisse évoquer à ce propos la jeunesse agitée de saint Augustin, et expliquer ces turbulences par les circonstances qui leur ont enseigné une débrouillardise de mauvais aloi¹⁸⁴.

Il n'empêche, l'hygiène n'est pas au rendez-vous en ces lendemains de pénurie. Les campagnes de dératisation se multiplient en vain semble-t-il. À Cannes, on retrouve dans un appartement le cadavre d'un homme mort depuis plusieurs semaines et en partie dévoré par les rats. Les campagnes antituberculeuses font la promotion de timbres qui permettront de réunir des sommes destinées aux établissements de soins. Les progrès de la médecine permettent à la chirurgie d'outre-Atlantique quelques prouesses, comme les opérations de la « *maladie bleue* », réussies alors à 80 % d'après le *Times*, par les docteurs Blalock et Taussig, non encore tentées en France, mais admirées dans la presse locale qui en divulgue les résultats par le truchement du docteur Grinda¹⁸⁵. Davantage encore que l'hygiène, *Libres, Journal des prisonniers libérés*, recommande aux jeunes épouses de faire leur ménage avec élégance, reflétant peut-être les rêves d'une armée en proie à des fantasmes plus terre à terre qu'érotiques, le tout sous une citation de Verlaine qui ne correspond sûrement pas aux aspirations des femmes laissées seules en charge de leur famille :

« *La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour* »¹⁸⁶.

Verlaine n'imaginait sans doute pas combien les maîtresses de maison de la bourgeoisie, servies autrefois, trouvent pénible, au lieu de profiter de la réunion familiale qu'est le repas, de se déranger sans cesse pour apporter les plats à table. Sans doute le mari argue-t-il en son for intérieur de ses années de combats ou de captivité qui lui accordent le droit de « *mériter* » du repos. Quelques conseils puisés aux nouveautés pratiques lui donneront bonne conscience et allègeront le service de l'épouse : table roulante, chauffe-plat pour le plat de résistance, cafetière et bouilloire électrique, pour la vaisselle chauffe-eau électrique, gants de caoutchouc, lavette à manche, égouttoir pour des plats que grâce à l'eau bouillante on n'aura point besoin d'essuyer et qui attendront, rangés sur la desserte roulante, d'être réutilisés. Aujourd'hui un enfant de cinq ans peut manipuler seul un aspirateur, sans les nuages de poussière soulevés par les balais et que les nains de Blanche-Neige camouflaient sous les tapis... L'essuyage des bibelots, un jeu d'enfants, une poubelle à couvercle automatique, un petit tapis devant l'évier, il ne reste plus qu'à minimiser l'épluchage des légumes : les pommes de terre cuites avec leur peau sont bien meilleures. Et vous voici, mesdames, avec vos jolis ongles laqués, et un discret maquillage de vos yeux, « *miroirs de votre âme* »¹⁸⁷, prêtes à aller vous promener ! Cependant, loin de ces commodités modernes il est encore des ménagères trop contentes de se procurer des articles de ménage... en fer émaillé, pour lesquels en 1948 des tickets sont encore nécessaires, avant de succomber aux pièges du marketing et à la tentation des gadgets.

¹⁸⁴ Jean Terseur, *L'Avenir*, 10/03/1946.

¹⁸⁵ Le 29 novembre 1944, les docteurs Alfred Blalock (1899-1964), Helen Brooke Taussig (1898-1986), et leur assistant Vivien Thomas (1910-1985) pratiquent une intervention en chirurgie cardiaque pédiatrique, sur un enfant atteint d'une malformation, la tétralogie de Fallot. Joignant l'artère sous-clavière à l'artère pulmonaire, ils améliorent sa circulation sanguine et diminuent la cyanose responsable de la couleur bleutée de sa peau. Comme tout acte de chirurgie cardiaque celui-ci émerveille le public (Jean-Paul Grinda, *Nice-Matin*, 12/07/1947, « The American Heritage », Stedman's Medical Dictionary Copyright, 2005, Houghton Mifflin Company).

¹⁸⁶ Paul Verlaine, « *La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles...* » (*Sagesse, amour et bonheur*, Classiques de poche, 2003).

¹⁸⁷ *Libres*, 08/11/1945.

● « *La femme française majeure* » enfin !

C'est ainsi que Madeleine Lagrange annonce le 13 novembre 1944, en première page de *L'Espoir de Nice*, quotidien socialiste, l'accession des femmes au droit de vote. Veuve de Léo Lagrange mort au front en juin 1940, actif secrétaire d'État à la Jeunesse et aux sports du Front populaire, bientôt candidate à la députation dans la circonscription de son mari, Avesnes-sur-Helpe, dans le département du Nord, plus tard jurée en Haute Cour, elle commente cette promotion tardive et en soupèse toute la gravité. Les femmes, comme les hommes, dit-elle, en leur accordant une forme de pensée philosophique, ont compris que « *les mots abstraits, les grands mots, comme liberté, dignité, avaient un sens aussi concret que le mot travail, que le mot faim.* »¹⁸⁸

Les éditorialistes disposent, malgré la disette de papier, d'une surface notable. Ils vont en consacrer une bien petite partie aux élections et au vote féminin, un « *scoop* » moins excitant que la poursuite des collaboratrices, dont le traitement reste finalement superficiel et paternaliste. On peut rappeler la genèse de cet accès au vote. Après bien des délibérations, le sénateur radical de la Corse Paul Giacobbi s'est exclamé à Alger devant l'Assemblée consultative :

« *Pensez-vous qu'il soit très sage dans une période aussi troublée que celle que nous allons traverser de nous lancer ex abrupto dans cette aventure que constitue le suffrage des femmes ?* »

Le 24 mars 1944, l'Assemblée consultative approuve finalement, sans enthousiasme de la part des vétérans de la III^e République, l'amendement de Fernand Grenier délégué communiste, cautionné par François de Menthon, commissaire à la Justice, et accorde le droit de vote aux femmes le 21 avril, décision confirmée par l'ordonnance du 5 octobre 1944¹⁸⁹. Le principe en semble acquis par le général De Gaulle lui-même, mais la question qui vise peut-être à en retarder la mise en œuvre est celle de leur participation aux premières élections, les municipales. Cette entrée des femmes sur la scène politique, inquiète les Français. Pourtant l'air du temps doit l'imposer partout en théorie puisque avant la Charte des Nations Unies, votée le 26 juin 1945 et ratifiée le 24 octobre, qui prône l'égalité entre hommes et femmes dans le monde entier, l'Allemagne a donné le droit de vote aux femmes dès janvier 1919.

L'Espoir de Nice, qui précède, on l'a vu, ses confrères dans le débat, présente dès le 12 décembre 1944 madame Gérard, *Victorine* dans la Résistance, première femme jurée des Alpes-Maritimes. Satisfaite de contribuer à l'épuration de la France et au châtement des traîtres et des collaborateurs, elle déplore l'insuffisance de documentation des jurés, l'agitation du public, le manque de témoins à charge, mais insiste sur la conscience et l'objectivité du jury. *L'Aurore de Nice*, hebdomadaire du Parti communiste, s'illustre d'une photographie de Louise Michel, héroïne de la Commune, et fait le tour du problème dans son numéro 6 du 31 décembre 1944. Après avoir rappelé Platon et sa position sur l'égalité d'éducation nécessaire aux deux sexes, l'article évoque la *Lex Opeia*, édictée sans succès par Caton pour contraindre les femmes à puiser dans leurs parures en guise d'impôt. Jusqu'au XVIII^e siècle, les femmes du Midi, chefs de famille, sont électrices et *L'Aurore* décrit les détails du vote à deux tours avec la recherche

¹⁸⁸ Madeleine Lagrange, née Weiller (1900-1992), d'une famille juive laïque, épouse en 1925, après des études de droit et une entrée militante à la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière), Léo Lagrange (1900-1940) au parcours presque identique, couple mêlé à la vie intellectuelle puis politique de la capitale et dont le socialisme et l'amour sont les moteurs. Privée par les lois de Vichy de l'exercice de sa profession, elle fait ensuite une brève carrière politique et œuvre dans plusieurs commissions avant de se tourner, vers la magistrature (Madeleine Léo-Lagrange, *Le présent indéfini, mémoires d'une vie*, Éditions Corsaire, 1994. Site de l'Assemblée nationale). À Nice, le stade du Ray porte le nom de Stade Léo Lagrange.

¹⁸⁹ William Gueraiche, « Le débat du 24 mars 1944 à l'Assemblée consultative d'Alger », « Les femmes politiques de 1944 à 1947 : quelle libération ? » dans *Résistances et Libération, 1940-1945*. Clio, Femmes, Genre, Histoire, 1/1995.

aléatoire dans un sac de toile de grains de mil noirs donnant aux femmes le droit de vote, minoritaires au milieu de grains blancs. La Déclaration des Droits de l'Homme et le Code Napoléon marquent un recul des droits de la femme, et de rappeler l'article X de la Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne rédigée par Olympe de Gouges : « *La femme a le droit de monter à l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune* »¹⁹⁰. Le Congrès du vote féminin de juin 1920 réuni à Genève constate l'octroi des droits politiques aux femmes de quinze états, sans l'Italie, l'Espagne, la Suisse et la France. Est-ce une spécificité méridionale ? *L'Aurore de Nice* du 30 décembre 1945 fait le point sur l'avancée en Europe de l'égalité des droits entre hommes et femmes, rappelant des alinéas désuets qui règnent encore dans notre Code civil, tels le choix de la résidence par l'époux, ou l'inégalité salariale. Le magazine évoque des pays où la législation à cet égard est plus avancée, comme la Tchécoslovaquie ou l'URSS où 1 200 femmes siègent au Soviet Suprême, pays communistes, et d'autres comme les États-Unis où toutes les carrières, comme la profession médicale, ne sont pas encore complètement ouvertes aux femmes. En Belgique, en Suisse, au Japon, en Palestine, en Argentine, en Égypte, les femmes sont privées de tous droits politiques, et dans ce dernier pays, les maris peuvent infliger des sévices corporels à leurs épouses.

Spirituellement, Pierre Rocher, craignant pour la femme une perte de son attirante féminité, reprend dans *L'Espoir de Nice* une citation d'Anatole France tirée de *L'Orme du Mail*¹⁹¹. « *Déjà, constate-t-il, vous avez gaspillé quelques parcelles de votre charme. On se bat pour vous mais les jeunes gens dans les tramways vous laissent debout sur la plate-forme.* » À l'image de saint Jérôme tenté, il considère que le secret et le péché sont les deux mamelles de l'amour, balançant entre les images traditionnelles de la femme pécheresse ou virago. « *Le christianisme a plus fait pour la femme en la menaçant de la foudre et du feu de l'Ecclésiaste que les flûtes du paganisme derrière le char de Vénus Astarté* » [...] « *Que dirait saint Jérôme aujourd'hui s'il rencontrait tant de charmantes filles en uniforme, les unes portant le béret de la marine, les autres le calot de l'artilleur.* »¹⁹²

Les plus réticents des contempteurs envisagent avec méfiance « *le risque d'aventure et d'impulsion* » que comportera la participation d'un corps électoral féminin, le classant à droite, proche du clergé qui influencera leur vote, sensible au charme des candidats. L'absence de beaucoup d'hommes, morts de 1939-1940, fusillés, prisonniers encore retenus en Allemagne, ou encore combattants – la guerre n'est pas finie – leur donne la majorité d'un électorat amputé : elles disposeront de 63 % des suffrages prévus. Avocates, enseignantes et résistantes, Henriette d'Alleman, Germaine Decourt, Denise Delmont¹⁹³, Madeleine Faraut, rédactrices de la Charte de l'Union des Femmes françaises, seule organisation féminine de la clandestinité, encouragent les futures électrices à renoncer à « *un féminisme étroit et stérile qui a fait beaucoup de tort* », mais éprouvent tout de même le besoin de se justifier, embarrassées par le mélange des traits imputés à chaque genre. « *À une époque où trop d'hommes se sont efféminés, et où la femme est devenue plus virile, où souvent les hommes sont plus émotifs, alors que leurs compagnes ont plus d'équilibre (il n'est pas question de s'évanouir à la vue d'un sourire), il est normal qu'elles*

¹⁹⁰ Olympe de Gouges (1748-1793), pionnière du féminisme et de la liberté de son sexe, de la lutte antiesclavagiste, auteur de pièces de théâtre et d'écrits politiques, est guillotinée sous la Terreur (*Cahiers de Doléances des Femmes en 1789*, 1981, Les Éditions des femmes, 1981. Olivier Blanc, *Marie-Olympe de Gouges : 1748-1793, des droits de la femme à la guillotine*, Tallandier, 2014).

¹⁹¹ Anatole France, *Histoire contemporaine*, t. I, Éditions Calmann-Lévy, 1897).

¹⁹² Pierre Rocher, « Secrets féminins », dans *L'Espoir de Nice*, 29/03/1945.

¹⁹³ Henriette Denise Delmont, avocate des Martyrs de Châteaubriant, recherchée en mars 1942, se réfugie dans l'appartement d'Édith Bergondi. Responsable du journal clandestin *L'Action*, elle anime le Front national avec l'abbé Daumas (P.L. Farago, « *La femme qui s'occupe de politique s'occupe de la vie* », nous dit Maître Denise Delmont, dans *Le Patriote*, 10/11/12/1944).

aient leur mot à dire dans la société »¹⁹⁴. Il semble que les femmes aient peur d'abandonner en exerçant leur droit de vote leur nature profonde. Laquelle d'ailleurs ? À Nice, « capitale du luxe, le rôle des femmes ne sera plus de bien porter la toilette et d'être des compagnes agréables... À côté, de la femme frivole – infime minorité – existe le type, combien plus répandu, de la femme qui travaille, souffre, et vit pour les siens, pour sa famille, son foyer, donc sa patrie. »¹⁹⁵ Cette promotion civique se justifie par les déceptions qu'a engendrées « la conduite des affaires par les hommes, aux résultats guère brillants », et le courage de leurs compagnes pendant l'Occupation. Elles seront au cœur de l'action, gérant à travers l'éducation de leurs enfants et dans les équipes municipales les problèmes sociaux en suspens. « De ce chaos a surgi une femme nouvelle ». On peut en effet espérer pour les femmes un vrai destin.

Les élections municipales se déroulent le 29 avril et le 13 mai 1945, la capitulation allemande, annoncée par les longs hurlements des sirènes, et les premiers troubles algériens n'ayant aucune incidence sur les deux tours, avec l'élection d'un maire socialiste, Jacques Cotta¹⁹⁶, qui remplace Virgile Barel¹⁹⁷. Petit concours de presse destiné à stimuler les électrices supposées trop réservées, si certaines se reconnaissent sur les clichés des bureaux de vote pris par Charles Laugier, elles auront droit à un abonnement à *L'Avenir de Nice*¹⁹⁸. Nulle autorité n'a appliqué la recommandation de la Ligue des Droits de l'Homme de Bourges, réclamant pendant la période électorale la fermeture des bistrots et la mise sous scellés des confessionnaux. En face de la liste commune du PCF, du Front national, de la CGT (Confédération générale du Travail), de l'Union des Femmes françaises, de l'Union Paysanne et des Jeunesses patriotes, avec sept candidates et la caution d'Émilie Latouche, la liste émanant de la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) ne comporte que quatre femmes dont une seule est élue en position d'adjointe, l'enseignante Thérèse Roméo¹⁹⁹, Denise Badin, sans profession, et Juliette Parrot, de la CGT, sont conseillères municipales, trois élues sur 37 conseillers. Seule Thérèse Roméo, du fait de ses engagements précédents et de son activité professionnelle et associative, aura une carrière politique locale, certes, mais personnelle et reconnue.

¹⁹⁴ Germaine Decourt, avocate au Barreau de Nice, « La Charte nationale des Femmes », dans *Le Patriote*, 03/01/1945.

¹⁹⁵ *L'Ergot*, 24/04/1945.

¹⁹⁶ Jacques Cotta (1908-1971), diplômé d'études commerciales, journaliste, avocat, résistant et militant socialiste, est éliminé de la mairie de Nice aux élections de 1947 (Dominique Olivesi, « Jacques Cotta », dans Ralph Schor dir. *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002).

¹⁹⁷ Virgile Barel (1889-1979), instituteur, officier, se transforme en révolutionnaire pacifiste, fonde l'ARAC (Association républicaine des Anciens combattants), adhère à la SFIO, puis au communisme. Un voyage en URSS en fait un incondicional, directeur du *Cri des travailleurs* soutenu par les capitaux de Raymond Patenôtre, et un permanent du Parti que les élections de 1936 vont porter à la députation. De 1936 à 1939, il valorise en la Côte d'Azur la « Crimée française ». Arrêté en octobre 1939, il est emprisonné à Valence, puis en Algérie à Maison Carrée. Libéré en février 1943, il fait partie du Gouvernement provisoire, et, de septembre 1944 à mai 1945, surmontant la disparition de son fils, le résistant Max Barel (1913-1944), il dirige la municipalité de Nice. Longtemps député des Alpes-Maritimes, directeur de la publication du *Patriote-Côte d'Azur*, très populaire malgré des prises de position parfois sectaires, il finit sa carrière politique comme doyen d'âge de l'Assemblée nationale (Dominique Olivesi, *Virgile Barel, 1889-1979*, Serre Éditeur, 1996).

¹⁹⁸ *L'Avenir de Nice*, 20/05/1945.

¹⁹⁹ Thérèse Roméo (1913-1989), née Malicet, dont la famille ardennaise a, dès 1914, pâti de l'occupation allemande, sévrienne après des études à Hanoï, enseigne les lettres classiques au lycée Calmette à Nice de 1936 à 1969. Engagée au parti socialiste, son mari Gérard Roméo franc-maçon ayant été révoqué par le régime de Vichy, elle est élue conseillère municipale du maire Jacques Cotta, puis réélue malgré son opposition autant au communiste Virgile qu'à Jean Médecin. Cette position lui nuit dans ses tentatives électorales à l'Assemblée nationale. Elle quitte la SFIO en 1962, mais conserve ses options de gauche. Sa sympathie avec Jacques Médecin lui donne un rôle important dans la vie culturelle et officielle locale, dont elle se retire en 1983 (*Nice-Matin*, 23/09/1945. Dominique Olivesi, dans Ralph Schor dir. *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, Serre Éditeur, 2002. *Portraits de femmes de la Côte d'Azur. Dictionnaire biographique au Féminin*, Serre, Nice, 2011).

Sous le titre « *Nous, Femmes* », Claude Céran, dans *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, se réjouit dès le 4 juin 1945 des perspectives qu'ouvrent aux conseillères municipales leur participation. « *À elles d'ouvrir aux petits des pelouses pour jouer dans l'herbe, des espaces où la terre fasse pousser la vie vers le soleil... Dans chaque municipalité il doit y avoir une femme qui s'assigne ce but et qui s'y dévoue avec une inlassable persévérance.* »

Le Congrès des Femmes conseillères municipales, à Paris du 17 au 20 juin 1945, constate l'insuffisance des réalisations des pouvoirs publics dans le domaine de l'enfance et attend des femmes un effet stimulant. Pourtant la présence féminine dans les conseils municipaux du département est particulièrement faible. À part Zoé David, résistante reconnue, maire de Saint-Léger, sept postes d'adjoints et 68 de conseillères municipales sont pourvus par des femmes. Ainsi les rapports font remarquer au préfet le peu d'influence qu'a eu sur l'ensemble du vote la participation féminine, marquant ainsi un relatif soulagement des hommes qui expriment discrètement leur désir de monopoliser le pouvoir politique et de le conserver. Aux élections cantonales de septembre ne se présentent que deux candidates, mesdames Legier (SFIO) à Guillaumes et Laurenti (PCF) à Vence, qui obtiennent respectivement 19 et 24 % des voix²⁰⁰. Ne pouvant rester en retrait par rapport à ces nouveautés, la principauté de Monaco déclare à son tour électrices et éligibles les résidentes monégasques, même les étrangères mariées à des Monégasques et sans enfant. Sur 1 200 électrices potentielles, la moitié est monégasque, avec un important pourcentage de professions libérales, 600 sont d'origine étrangère, environ 350 Françaises, 200 Italiennes ; le reste appartient à diverses nationalités. Ce mode électoral va être étendu du Conseil communal au Conseil national, sans cela, commente Mario Brun, ce serait voter pour rien²⁰¹.

Le projet de loi constitutionnelle, préparé par l'ordonnance du 17 août 1945, est proposé aux Français sous la forme d'un double referendum. Celui-ci, le 21 octobre 1945, formule deux questions : « *Faut-il élire une assemblée nationale constituante ?* ». En cas de OUI, il demande l'adhésion, donc un second OUI, au projet élaboré par la loi constitutionnelle, c'est-à-dire à une assemblée à la durée limitée à sept mois, sous contrôle, en évitant le retour aux institutions de la III^e République. Le double OUI, préconisé par le général De Gaulle, l'emporte²⁰². La complexité des choix, le contexte international, le brouillage de la politique locale, les difficultés du ravitaillement allant presque jusqu'à la famine, minimisent le rôle électoral féminin. Pourtant, en vue des élections législatives, le Comité départemental de la Libération organise sur l'esplanade du Paillon un meeting sous le signe de l'union, de l'avenir de la France, et de la Paix. « *Sans parti et de tous les partis, catholiques, protestantes et israélites, ouvrières de nos usines, mères de nos foyers, intellectuelles, unissez-vous pour le triomphe de nos justes revendications.* » Les trois points de la devise républicaine sont valorisés, *liberté* d'exercer le droit au travail et la gestion des affaires, *égalité* et collaboration entre l'homme et la femme, *fraternité* entre classes

²⁰⁰ Jean-Louis PANICACCI, « Les élections de 1945 dans l'arrondissement de Nice », dans *Recherches régionales*. Arch. dép. Alpes-Maritimes, 30 W 6887, rapport préfectoral, 17/05/1945.

²⁰¹ *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, 01/06/1945. Mario BRUN, « Les Femmes monégasques vont pouvoir voter, mais elles voteront pour rien ! », dans *Nice-Matin*, 07/11/1945.

²⁰² Le Parti communiste préconise OUI-NON, pour ne pas limiter les pouvoirs de cette première assemblée, les Radicaux le double NON, espérant le retour à leur suprématie d'avant-guerre, la droite réduite à néant par les circonstances, NON-OUI. Cette alternative fait les beaux jours des chansonniers qui simplifient cette complexité au détriment du sérieux de la démarche. Le régime provisoire ainsi établi va fonctionner jusqu'au 24 décembre 1946. Entre temps le général De Gaulle, obligé de subir un « *régime des partis* » vers lequel semblent s'orienter les institutions en préparation, préfère démissionner dès le 20 janvier 1946. Le projet de constitution élaboré pour le 19 avril 1946 est proposé aux Français qui le rejettent en mai 1946 et élisent une nouvelle assemblée constitutionnelle. Le second projet est adopté par 53 % de oui le 13 octobre 1946 et les nouvelles institutions reçoivent leur application dès le 24 décembre 1946 (Marcel MORABITO. *Histoire constitutionnelle de la France (1789-1958)*, Paris : éditions Montchrestien, 2004). Le 16 janvier 1947, Vincent Auriol est élu premier président de la IV^e République.

sociales²⁰³. L'ambiguïté du double rôle, familial et politique de l'individu femme, thème fondamental, n'est pas abordée. Dès le 7 octobre 1945, démarre la campagne électorale officielle, dont le statisticien américain Georges Gallup anticipe des résultats pour lui sans surprise. Enjeu de la réussite des élections, la présence des femmes, au zèle intense si l'on en juge la participation de plus de 80 % d'électrices pour l'ensemble du département, ne répond pas par son influence aux espoirs et aux illusions éveillés. Six listes s'affrontent, comportant chacune cinq noms dont seulement deux candidates, Yvonne Trastour, en troisième position, et Thérèse Roméo, conseillère municipale de Nice, en cinquième position, vont être élues. Elles réussissent ce *challenge* grâce à la représentation proportionnelle et se retrouvent prêtes à l'action, convaincues du rôle du Parti socialiste dans l'émancipation des femmes, des humbles et des peuples colonisés. Après ce début enthousiaste, porté à l'échelle nationale par le Parti communiste, les femmes se retireront rapidement de la vie politique, déçues du faible impact de leurs interventions, prises entre le désir d'exalter leur idéal, de conserver les valeurs féminines éternelles, et la réalité des choses, et habilement évincées par leurs collègues masculins. De plus le temps d'engagement politique des femmes, limité par leurs responsabilités familiales et leur âge, est trop court pour qu'elles accèdent à la notoriété requise pour être élues²⁰⁴. Échappe à cet anonymat Jacqueline Patenôtre, épouse du député ministre Raymond Patenôtre, propriétaire du *Petit Niçois*, implantée avant guerre sur la Côte d'Azur par de considérables placements immobiliers, initiatrice de l'idée du Festival de cinéma de Cannes²⁰⁵. Succédant à la fois à son père, ancien député, et à son ex-mari dont elle veut protéger le passé politique, elle poursuit comme conseillère de la République, députée, maire de Rambouillet de 1947 à 1983, et secrétaire d'État, une carrière exemplaire dont les principales étapes sont des propositions de loi en faveur du logement social, de l'enfance malheureuse, ainsi que la Charte de l'animal. Sa solide implantation parisienne et sa fortune personnelle justifient un succès qui reste exceptionnel en son temps. Pour les autres, provinciales du Sud-Est, le poids de la tradition latine, basée sur la différence des sexes, renvoie rapidement cette « *armée des ombres* »²⁰⁶ à son rôle traditionnel.

Témoin engagé du début de réussite de la parité hommes-femmes dans les responsabilités politiques, Madeleine Braun, première vice-présidente de l'Assemblée consultative provisoire, élue communiste le 21 octobre 1945 et réélue jusqu'en janvier 1949, vient à Nice en janvier 1947 pour des contacts et une conférence²⁰⁷. Une fois le vote des femmes acquis, on s'aperçoit que l'accès des électrices aux urnes n'a pas changé le cours des choses et les journalistes peuvent revenir aux poncifs habituels des rubriques féminines.

²⁰³ Tract « *Appel des Femmes de France* », signé du Comité des Femmes de France des Alpes-Maritimes, pour le dimanche 17 septembre 1945 à 17 heures. Georges Gallup (1901-1984), *Nice-Matin*, 07/10/1945.

²⁰⁴ Quelques données numériques nationales confirment sinon du désintérêt, du moins une forme de découragement : à l'Assemblée nationale, en 1946 les femmes représentent 6 % des élues, en 1951 3,5 %. Au Conseil de la République, elles sont 22 en 1946, 13 en 1948, 9 en 1952. La jeune génération est plus préoccupée de vie familiale que de participation politique.

²⁰⁵ Jacqueline Thome-Patenôtre (1906-1995) unit en sa personne la grande bourgeoisie du Nord et du Bassin parisien, le souvenir de Verdun par son père député de Rambouillet, l'amitié franco-américaine par son mari Raymond Patenôtre, grand patron de presse, secrétaire d'État et ministre radical-socialiste entre 1932 et 1939, autant d'atouts qui justifient une carrière exceptionnelle. *Le Petit Niçois*, 11/06/1939.

²⁰⁶ Citation reprise du mémoire de Maria Björg Kristjandottir, « Les femmes et la Résistance : une histoire oubliée », Haskoli Islands, Hugvisindasvið, 2010. Voir aussi Aurélie Troupel, « Pistes et matériaux : Disparités dans la parité. Les stratégies de contournement de la parité dans le département des Alpes-Maritimes », dans *Politix*, 2002, volume 15, n° 160).

²⁰⁷ Madeleine Braun (1907-1980) née Weill, pionnière elle aussi, d'un milieu bourgeois parisien, s'engage en politique au PC sous l'influence de son beau-père et de son travail dans les hôpitaux, intervenant dans la guerre d'Espagne, puis dans la Résistance dès 1940. Responsable du Front national en zone sud, et du *Patriote* clandestin, déléguée à l'Assemblée consultative, elle devient co-directrice avec Louis Aragon des Éditeurs français réunis après avoir quitté l'Assemblée nationale. *Le Patriote*, 13/01/1945. Site de l'Assemblée nationale).

● La beauté, une nouvelle liberté pour les femmes

Après ces années de privations, d'économies, de soins de beauté réduits au minimum, c'est l'émerveillement devant les révolutionnaires tendances de la mode. Un nouvel idéal s'impose. Finis les corps trop plantureux, aux fesses grasses et plates des années de l'Entre-Deux-Guerres, les pseudo-squelettes décharnés de la disette et de la déportation, place à une nouvelle Vénus, petite et potelée, aux seins et aux mamelons hauts, à la taille de guêpe, aux hanches rondes. Mais comment peut-on atteindre cet idéal ? « À Paris, les instituts de beauté ne chôment pas, donnant tous les espoirs aux plus empâtées d'entre nous... ». À Nice des gaines peuvent modeler ce corps de rêve, modernes et légères évitant les bourrelets disgracieux qui stockaient les graisses vers le haut des cuisses. Ces masseuses miracle amincissent la taille et substituent à l'aplatissement des fesses tout l'arrondi désirable.

Ainsi la beauté n'est pas rationnée, et les conseils pleuvent même pour les femmes qui travaillent dans l'industrie. Elles ne doivent pas négliger les petites choses, utiliser du savon doux, un rouge à lèvres délicat protecteur. Un bon bain chaud les délassera après les fatigues de la journée.

Il n'est pourtant pas question pour les ingénues « d'étaler leur corps en public avec une facilité déconcertante... ». Inquiets de la présence tentatrice des jeunes GI's, les soldats américains, les éditorialistes de *L'Avenir* veulent sauvegarder la pureté des jeunes filles et forcer les garçons, maladroits et patauds, à la politesse et à la courtoisie. Saines et d'âme transparente, qu'elles soient la grâce des vies masculines rudes. « La manière franche et directe de s'aborder aujourd'hui entre jeunes gens et jeunes filles est préférable à la manière pudibonde, gauche et contournée qui était trop souvent de règle autrefois. Mais donner le pas à l'instinct, à la beauté physique sur les valeurs spirituelles et la beauté de l'âme, c'est opérer un renversement antinaturel et c'est pour tout pays, y compris pour l'Amérique, l'indice le plus certain d'une civilisation décadente »²⁰⁸.

La tradition de la Fête des Catherinettes est reprise dès le 25 novembre 1945 au Casino municipal avec un concours de bonnets de papier réservé aux employées des ateliers de mode. Celle-ci dévoile ses secrets lors de défilés, comme le gala de la Croix-Rouge. Les fourrures rases d'allure masculine sont vraiment passées de mode. Place au *skunks*, au renard, au mouton doré chaud et doux au visage. De coupe et d'épaules larges, sans col, ces vêtements se prêtent à la composition de savantes coiffures, tellement désirées pendant ces années sans véritable shampoing, grâce à ces nouvelles permanentes à froid qui conservent à la chevelure toute sa souplesse. Au cas où vous ne pourriez changer votre vieille pelisse, rajeunissez-la par le port d'une ceinture, et ouvrez-la sur une nouvelle robe que vous pouvez peut-être tailler vous même dans ce tissu écossais tellement mis à la mode par nos amis anglais ! Et puis pourquoi ne pas se servir des trousseaux de grand-mère qui dorment dans les armoires ? Tout est utile et beau, draps de lin tissés à la main transformés en sahariennes, chemises de toile ou jupons en basin devenus toilettes printanières, et jusqu'aux bas rayés multicolores tricotés par les aïeules au coin du feu qui vont gagner les jambes alertes des gamins tentés par le football !²⁰⁹

Christiane Claude, dans *Libres*, le 17/06/1947, énonce une vérité bien agréable, citant Proudhon : « Il n'y a pas de femmes laides ». En effet loin de notre époque les canons de la beauté grecque et les statues de Praxitèle, la femme-jonc de Gabriel Domergue et ses inspiratrices d'outre-Atlantique les a détrônés : « Beaucoup plus de sports, moins de gourmandise goulue, plus de jeunesse de caractère donnent évidemment au corps féminin plus d'éclat... La femme de 1947 doit faire provision de grâce, de santé, de jeunesse... La beauté se démocratise et cette démocratisation nous vient d'Amérique ». Et de terminer par ces vers de Baudelaire :

²⁰⁸ Philippe JOST, « Les jeunes filles », dans *L'Avenir*, 09/12/1945, 25/01/1946.

²⁰⁹ Léon CHABAUD, « Le Trousseau de grand-mère », dans *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, 04/06/1945.

« Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, - fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine !-
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ? »²¹⁰

Après tous ces mois d'interdiction du bord de mer à la baignade par son aménagement fortifié, la perspective de l'accès à des plages libérées se révèle plaisante et nos jeunes beautés de chercher quelles seront les tenues capables de mettre en valeur des anatomies agréablement amincies par les restrictions. L'inspiration se cherche du côté de l'océan, où la marinière en grosse toile blanche rayée, le pantalon de pêcheur de crevettes, sont adaptés à nos galets, en harmonie avec la baie des Anges. Le short à mi-mollet se porte avec un long *sweater* de laine ou de soie.

Toutes les unions entraînées par la guerre doivent être gérées par des organismes officiels. Si les petits enfants nés des amours allemandes sont recueillis dans des pouponnières ou gardés par des mamans malgré tout aimantes, que faire de ceux engendrés par les GI's ? Le 1^{er} juin 1946, *L'Espoir de Nice* évoque sous la plume de S. de La Plante la traversée du SS John Erickson, bateau du bonheur devenu maudit ; il transportait 627 Anglaises et leurs bébés épouses de GI, sur les 60 000 européennes qui rêvent de retrouver leurs jeunes maris outre Atlantique. Mais de nombreux enfants atteints de diarrhée sont morts pendant la traversée et leurs corps précipités à la mer. Ce triste destin n'est pas sans inquiéter les Niçoises. En effet si les WACS (membres du *Women army auxiliary corps*, créé le 14 mai 1942) engagées dans l'armée américaine ont pu rejoindre leur pays d'origine après quelques jours de repos sur la Côte, – 600 chaque semaine au Provençal à Juan-Les-Pins dansant rêveusement aux accents de Lili Marlène –, il ne semble pas devoir en être de même pour les Françaises qui s'attendent à découvrir un pays des merveilles, et que l'État américain n'est pas pressé de prendre en charge²¹¹. Lucien Godet, chargé de mission par les services de santé, escorte à partir du 22 avril 1946 un groupe de petites épouses de GI's voguant sur le *Santa Paola*, vers les États-Unis, dont un essaim joyeux de 200 jeunes Françaises. Interviewées, 10 % d'entre elles seulement déclarent pratiquer l'anglais. Si les maris ont un métier, 15 % d'entre elles sont sans profession. 65 % ont rencontré leur fiancé au *dancing* ou grâce à des camarades, 16 % au cours d'invitations dans les familles, le reste s'est trouvé le fruit du hasard. Le reporter de *La Liberté de Nice*, organe particulièrement conventionnel, ne peut s'empêcher de douter de la solidité de ces unions.

Les associations familiales, sportives, religieuses et laïques constatent avec regret les ravages causés dans la jeunesse par l'immoralité grandissante de la société ébranlée par la guerre et lancent un appel aux dirigeants, aux parents, aux jeunes de passage. « *Assez de débauche...* » s'exclame J. Mauguil dans *L'Avenir* du 8 juillet 1945, constatant un vice dont la vague déferle sur la Côte d'Azur, critiquant essentiellement les parents laissant leurs enfants dans l'ignorance, les matrones vaniteuses au simpliste « *Je lâche mes coqs, gardez vos poules* », la presse qui donne du relief aux turpitudes, les pouvoirs publics qui ne magnifient pas assez la famille légitime. Règlements divers et préceptes moraux ne suffisent pas à protéger la pureté des jeunes filles, la santé des futures mamans. C'est une question de salut public. L'accueil Sainte-Anne, à Nice, sous l'inspiration de saint Vincent de Paul, reçoit les jeunes filles-mères qui ont eu le courage de braver l'opinion et d'assumer leurs responsabilités, le tout sans aucune aide de l'État.

William Caruchet, passionné par l'étude des bas-fonds et qui connaît ses classiques, se livre à une enquête sur les mœurs à Nice, où la présence des GI's, clientèle nouvelle et solvable, la liberté soudaine de nuits sans couvre-feu, les rêves issus de la vision de mauvais films

²¹⁰ Charles BAUDELAIRE, « Hymne à la Beauté », dans *Les Fleurs du Mal*, 1857, Éditions H.L. Mermod, Lausanne, 1954.

²¹¹ S. de La Plante, « Après la traversée du John Erickson, 15 000 femmes attendront encore pendant un an, parce que les États-Unis ne veulent plus pour l'instant recevoir d'enfants de G.I.'s. », dans *L'Espoir de Nice*, 01/06/1946.

aboutissent à une inquiétante dépravation. Autrefois il y eut des hétaires, des courtisanes, des bayadères, des geishas, des ribaudes, aujourd'hui on parle de prostitution. Francis Carco, le poète des « *ruelles obscures* », habitué des nuits chaudes de Nice comme de Montmartre, qu'il a décrites dans son roman *Jésus La Caille*, a su assombrir le visage de la « *Vénus des Carrefours, mauvaise et maquillée, aux cheveux en casque, aux yeux vides qui ne regardent pas, mais aux lèvres plus rouges que le sang et que la langue mince caresse* », en bas de soie, talons hauts et manteau de fourrure, aux rêves douteux nés de la vision de mauvais films, dont l'image repoussante s'est superposée à celle des dénonciatrices suspectes. L'insuffisance des effectifs policiers est flagrante : onze policiers sont chargés de dépister quelques 1 400 prostituées clandestines. Il est difficile de les prendre en flagrant délit de racolage, sinon entre 22 heures et 2 heures du matin. Une certaine entente avec les policiers, un tribut versé leur permet d'obtenir un « *condé* » c'est-à-dire l'autorisation officielle d'exercer leur métier. À Nice, les policiers effectuent une « *fournée* » par mois, réunissant tout ce beau monde au commissariat central, rue Gioffredo, et, par impuissance, font preuve d'une certaine mansuétude²¹². Si à Alger ou Casablanca, les « *maisons* » sont toujours ouvertes sans problème, il doit bien y avoir à Nice quelques lupanars clandestins, et un trafic de chair humaine dont les souteneurs sont les pivots. *L'Avenir* qui donne la parole au docteur Guirand dans une tribune libre préconise, lui, l'interdiction totale de l'entrée des maisons closes à la troupe, dans un contexte de discussion de ce thème à la Constituante.

● Une nouvelle société : piété et misère, cinéma et rêves, attrait irrésistible de la ville

Dans ce grand remue-ménage de la Libération, consécutif à la période, relativement courte et troublée, de l'Entre-Deux-Guerres, apparaissent les indices d'une nouvelle société, qui se substituera dans les années 1960 à un ensemble que les événements extérieurs avaient en partie figé.

La vie spirituelle connaît un véritable renouveau, secouant le carcan officiel qui a alourdi sous l'Occupation les fêtes religieuses d'obligations politiques. Une jeune paralysée représente Grasse à Lourdes lors du pèlerinage diocésain de juin 1945 et après deux bains et de pieuses invocations à Notre Dame se retrouve capable de marcher, guérison qui fait l'objet d'une enquête auprès du Bureau des Constatations²¹³. Le passage de Notre Dame du Grand Retour, pèlerinage-relais lancé sous Vichy en 1943 à partir de Lourdes, veut célébrer l'anniversaire de la consécration de la France à la Vierge par Louis XIII, confirmée par Pie XII ; dans son succès on peut plutôt voir une action de grâces, et, pour les instances officielles de l'Église, une occasion de rénover une piété que la contingence a usée. Mgr Rémond, l'évêque de Nice, a semble-t-il hésité à l'accueillir craignant peut-être des manifestations d'anticléricalisme dans une ville traumatisée par les outrances vichystes et les contradictions de la Libération. L'arrivée de cette énorme statue nautonnière de Marseille par la mer, une tonne et demi de béton, rappelant le parcours au XIV^e siècle de son éponyme de bois de Syrie aux rivages boulonnais, est accueillie par une multitude de barques aux voiles blanches. Elle séjourne ensuite dans différentes églises

²¹² *La Liberté de Nice*, 21/06, 25/06, 27/06/1946, 04-09/09/1947. Francis Carco (1886-1958), après une enfance traumatisante auprès d'un père brutal dans le décor des bagnes de la Nouvelle Calédonie, et l'échappatoire de vacances niçoises chez sa grand-mère, poète bohème à Montmartre et Montparnasse, a publié chez Alfred Valette en 1913 « *Jésus La Caille* » avant bien d'autres romans dans lesquels il se montre « *le poète des rues obscures* » et « *le romancier des Apaches* ». Le terme « *condé* », autorisation tacite accordée par une autorité d'exercer une activité de prostitution sur la voie publique, s'élargit après la sortie controversée du film éponyme d'Yves Boisset en 1970, à la personne qui a accordé l'autorisation, et, aujourd'hui, à tout membre des forces de l'ordre (Anaïs Kien et Charlotte Roux, « Histoire d'Un Condé, ou les nuits sans sommeil de Raymond Marcellin », dans *La Fabrique de l'Histoire*, France Culture, 21/10/2008). *L'Avenir de Nice*, « Ce que pense le docteur Guiran de la prostitution », 14/04/1946.

²¹³ P.G.R., « Et la paralysée se leva et marcha ! », P.R.G., dans *Nice-Matin*, 18/10/1945.

de la ville, Saint-Augustin, le Gésu, Sainte-Réparate, Saint-Jean-Baptiste, parcours marqué par deux messes de minuit, mais s'attarde peu²¹⁴. Plus spontanée et populaire une véritable procession chargée de bruyère et de chrysanthèmes se dirige chaque année vers les cimetières niçois, particulièrement Caucade dès l'avant-veille de la Toussaint pour préparer les tombes, nettoyer et cirer le marbre, installer les potées fleuries. De même au Laghet, surmontant la crise des transports, les pèlerins viennent à pied, souvent pieds nus²¹⁵. Avenue Notre-Dame se réunit le Congrès national de l'Assemblée de Dieu. « *Non, s'exclame Pierre Rocher, le temps des miracles n'est pas passé !* ». Plus sommairement voyantes, mediums, tireuses de cartes et extralucides, 170 si l'on en croit la Préfecture de Nice, s'affairent à diagnostiquer un futur d'union, sinon politique, comme madame Fernande, qui tient en ses documents l'écrit d'un secrétaire du général De Gaulle, du moins humain telles mesdames Vincent qui réunit des couples séparés, Ada qui pronostique fortune ou décès de conjoints, Ida détentrice des secrets hindous²¹⁶.

De saintes femmes s'efforcent d'adoucir les misères humaines. Ainsi, malgré les lois sociales, il existe de vieux travailleurs « *dont le visage exsangue et rabougri a été comme flétri par le vent desséchant de la vie* ». Réunis dans une égale misère dont ils portent les stigmates, « *confondus dans la livrée du pauvre, vestes rapiécées, pantalons qui s'émiettent, linge à l'état de souvenir* », de toutes origines dont nombre de « *nouveaux pauvres* », ils sont accueillis à onze heures par une soupe chaude épaissie de pâtes qu'ils avalent après s'être un peu réchauffés par ce glacial mois de février, au refuge de charité de l'œuvre de Sainte-Marthe, dirigé par Mère Marie Cécile, en plein centre de Nice, boulevard Victor Hugo²¹⁷.

Mais le rêve et l'illusion restent l'apanage des femmes dont la sentimentalité peut s'épanouir devant les écrans, avec l'apport massif des films américains tournés juste avant et pendant le conflit, dont l'entrée en France était précédemment interdite. La signature des accords Blum-Byrnes avec Léon Blum et Jean Monnet, le 28 mai 1946, dénoncés par Madeleine Braun le 10 juillet 1947 car elle les estime générateurs de dépenses excessives, permet la large pénétration du cinéma américain en France, en échange d'importants avantages financiers. De l'idéologie conformiste de l'occupation à une indignation patriotique forcée face aux amours impudiques italiennes ou allemandes des jeunes femmes de la région, comment se comporter devant les troupes américaines ? L'inquiétude se marque de part et d'autre. Une brochure, destinée aux troupes d'occupation, définit ce que doit être leur attitude devant les jeunes Françaises, niçoises en particulier. Celles-ci sont considérées comme « *immorales et dépensières* ». Mais un article de Victor Dallahaire dans le *New-York Times Weekly* prend le contre-pied de ces idées préconçues. Interrogé à son retour d'Europe, un GI trouve les jeunes Américaines froides et égoïstes par rapport à leurs sœurs européennes et considère les Anglaises comme comparables aux Américaines « *malgré leurs bas de coton côtelé tricotés à la main... Très peu de femmes en Europe veulent être ingénieurs, architectes, ou présider le conseil d'administration d'une banque. Elles s'intéressent surtout à ces choses assez essentielles qui consistent à se marier, à avoir des enfants, et à tenir le meilleur intérieur que leur permettent leurs moyens ou leur condition* »... À part les exceptions, aimantées par le chocolat et les cigarettes, la plupart des Françaises sont honnêtes et simples. Citadines ou paysannes, elles demandent peu et donnent beaucoup. Les Américaines exigent beaucoup et donnent peu. Tout cela s'explique : les femmes qui ont travaillé dur pour élever leurs enfants en remplaçant un mari déporté ou prisonnier n'ont pas eu le goût, devant les jeunes GI, d'aller dans les bars pour

²¹⁴ « N.-D. du Grand Retour est arrivée à Nice », dans *Nice-Matin*, 06/01/1946. Quatre statues avaient été moulées en 1939 d'après le modèle de Pierre Stenne, artiste boulonnais (Louis Perouas, « Le grand retour de Notre Dame de Boulogne à travers la France, 1943-1948, Essai d'interprétation », dans *Archives des Sciences sociales des religions*, 1983, n° 56. Françoise Hildesheimer dir. *Histoire des diocèses de France. Les diocèses de Nice et Monaco*, t. XVII, Éditions Beauchêne, 1984).

²¹⁵ *La Liberté de Nice*, 20/07/1946.

²¹⁶ *Nice-Matin*, 22/01/1946. *L'Espoir de Nice*, 25/11/1947.

²¹⁷ Saint Marceau, « La misère des vieux travailleurs ne cesse de grandir », dans *La Liberté de Nice*, 12/02/1947).

plaisanter et boire avec eux. Le chewing-gum ne les intéresse pas, contrairement aux gamines de seize ans qui ignoraient jusqu'au goût du chocolat...²¹⁸ Le 9 septembre 1947, sous le titre « Trois ans déjà », saluant l'anniversaire de ses premières parutions au grand jour, seul survivant de cette époque pionnière, *Le Patriote de Nice et du Sud-Est* rappelle « l'union de tous les Français, de tous les Résistants ». Hélas, « tant de souffrance et de misères servent à peine à donner à la France une civilisation d'importation, ruminante, s'identifiant à une pin-up girl seins tendus et bouche offerte. » C'est ainsi que *Le Patriote* fustige une influence américaine qui semble nier toute morale. Le cinéma en effet devient pour la jeunesse la pratique culturelle la plus répandue, ce qui justifie le lancement du Festival de Cannes dès 1946, et donc l'acceptation du cinéma. Entre l'encyclique *Vigilant Cura* de 1934 qui considère le septième art comme un fléau et le décret de 1963 *Inter mirifica*, qui accepte même que « les films peignent le mal pour exalter le bien » se place une évolution qui donne une cote aux principaux films et va jusqu'à tolérer avec coupures des films qui ridiculisent la religion, comme *Clochemerle* en 1948.

L'Avenir de Nice se charge de moraliser l'offre cinématographique surtout française, dans sa rubrique *Ciné-Crochet*. Deux colonnes séparent l'aventure héroïque, « Pour familles », avec *Mermoz*, ou *Premier de cordée*, et l'aventure sentimentale « Pour grandes personnes », *François I^{er}*, *Goupil Mains rouges*, *Le moulin dans le soleil*, le tout proposé au *Familial*, avenue Pauliani, enseigne qui confirme bien l'objectif de cette distraction²¹⁹.

La faible valeur marchande qu'on leur accorde entraîne la paupérisation des petites entreprises agricoles, le départ des jeunes agricultrices, à coup sûr suivi de celui des jeunes gens et de l'abandon de l'arrière-pays. Le sociologue Albert Dauzat analyse l'évolution des costumes ruraux régionaux, émanation des costumes citadins, et déplore l'évolution folklorique de tenues que les jeunes filles considèrent de plus en plus comme liées à une certaine infériorité sociale²²⁰.

Une rubrique de Jeanne Imbert (JACF) dans *L'Avenir* du 1^{er} avril 1945 évoque le reproche que l'on fait aux jeunes rurales, par leur vocation au départ, d'entraîner les garçons à désertier la terre, pour un futur urbain idyllique ! Faut-il y croire ? En fait la mésentente des ménages ruraux, sans une base spirituelle commune inébranlable, trouve son origine dans le cap difficile de la mise en route du foyer. L'Union nationale des Associations familiales crée quatre centres du Service familial féminin, six semaines de stage théorique suivies d'un placement pratique dans des familles modèles, initiant par l'expérience autant à la cuisine, ou au bricolage, qu'à la psychologie. Mademoiselle Fraisse doit diriger celui de Nice au 119 rue de France. Certes les jeunes filles s'ennuient à la campagne dont elles trouvent les travaux trop rudes et salissants. Mais celles qui veulent y demeurer ont choisi leur voie en connaissance de cause et savent bien ce qu'elles refusent, le mariage d'intérêt, le double labeur aux champs et à l'intérieur, le manque d'hygiène et de confort du logis, le peu d'assiduité de leur époux auprès d'elles une fois le mariage consommé. Il faut sortir du stéréotype réactionnaire de « la femme au foyer ». Parallèlement, l'École de monitrices rurales de Saint-Jacques de Grasse, fondée en juin 1943, ouvre vers des métiers qui peuvent aider les élèves à trouver des perspectives d'avenir dans l'arrière-pays, artisanes, monitrices d'enseignement ménager, ou assistantes sociales rurales.

Les paysans eux-mêmes par un usage intempestif du bas de laine et du carnet de caisse d'épargne, sont les premiers artisans du déclin de leurs exploitations qui sont toutes à rééquiper en fonction des normes nouvelles. Profitant du travail bénévole de leur épouse et de leur mère,

²¹⁸ Victor Dallaire, « Hommage quelque peu tardif. Les femmes d'Europe et la guerre », *L'Espoir de Nice*, 29/03/1945. « Pour vous Madame, Vues par les Américains », dans *L'Aurore*, 05/05/1945.

²¹⁹ *L'Avenir de Nice*, « Ciné-Crochet », 28/01/1945.

²²⁰ Albert Dauzat (1877-1955), pionnier de l'anthroponymie et de la toponymie, est auteur d'une œuvre mémorielle immense encore vivante sur les mondes et les langages paysans, particulièrement de l'Auvergne, sorte de conservatoire d'une France presque disparue (*L'Avenir de Nice*, 13/05/1945. Anne-Marie Fryba-Reber, « Dauzat et Jaberg : deux héritiers de Gilléron », dans *Actes du colloque Dauzat et le patrimoine linguistique auvergnat*, Montpellier, 2000).

habitué à une certaine routine qu'a accentuée l'occupation en facilitant leurs bénéfices, protégés par l'idéologie pétainiste pour laquelle « *la terre ne mentait pas* », ils ne réalisent pas toujours ce changement d'époque. Achat de matériel agricole moderne, aménagement de logements de main d'œuvre, engrais, silos, notre agriculture a soif d'un argent qui doit féconder la terre²²¹. Mieux instruites, plus coquettes, les jeunes femmes se tournent vers les métiers que leur offrent les villes du littoral.

Ainsi peut-on voir se dégager dans ces années de la Libération un nouveau portrait de femme. Si elle a accédé enfin au rang de citoyenne elle est encore bien peu représentée dans les instances politiques et malgré l'apparente libération que constitue la consommation de gadgets ménagers, elle est encore chargée à temps plein de l'éducation de ses enfants, et d'aspects de la vie que ses contemporains masculins considèrent comme mineurs. Cependant son accès plus large à l'éducation, son glissement vers les villes, lieu d'embauche, de vie culturelle et de recherche de la beauté, lieu de contact avec les influences extérieures, s'il contribue au déclin de l'arrière-pays rural, offre aux femmes des perspectives nouvelles, et un rebond vers la conquête d'un statut personnel.

²²¹ Jacques SERVIN, « Pour enrayer l'exode rural... il faut faire la guerre au bas de laine ! », dans *L'Espoir de Nice*, 03/03/1947.